
RANDEGGER
ORIGINES DES RELIGIONS
VITTORIO EM. III
Digitized by Google


FONDO PROVINCIA

All' Egregio Prof. Ave
in segno di distinta
L'Au

# LES ORIGINES
# DES RELIGIONS

EXPOSÉES AU PEUPLE

PAR

J. A. RANDEGGER



DEUXIÈME ÉDITION
DÉDIÉE
À LA JEUNESSE ÉTUDIANTE



GENÈVE
1868

## AVANT-PROPOS

Le Journal *L'Opinion Nationale* de Paris du 9 Juin 1867, annonçait que la Société de *La libre pensée* de Bruxelles venait d'ouvrir un Concours pour le développement de ces deux thèses, savoir : *Les bases de la morale* et *Les origines des religions*, et en résumant les conditions du Concours, il y était dit que l'étendue de chacun des deux Mémoires était limitée a 60 pages d'imprimé.

Comme je m'étais autrefois occupé de ces deux arguments, pour délassement d'esprit et pour l'éclaircissement de ma propre conscience bien plus que dans la prévision la plus éloignée de jamais publier mes études et leurs resultats, j'ai cru d'abord qu'il y eût erreur d'impression dans ce numero, et qu'il aurait peut-être fallu lire 600, nombre qui n'eût été point exagéré pour le développement de sujets si complexes.

Je voulus en avoir le coeur net, et je me fis envoyer le N° du Journal *Le libre examen*, où le Reglement du Concours était annoncé. Soixante pages, c'était bien la limite que l'on imposait aux concourants, et voilà comment ce Journal expliquait ces limites étroites par le but que la Société se proposait.

... « Les gros livres remplis d'érudition ne manquent « pas sur les questions morales et philosophiques;... mais « il s'agit aujourd'hui d'écrire pour les ignorants et les fai-« bles, pour ceux dont la conscience proteste, à la vérité . « contre l'erreur, mais sans être appuyée dans cette prote-« station par les indications d'une raison suffisamment déve-« loppée.

« Ce qu'il faut donc, ce sont de petits livres, de petits « traités élémentaires, point longs ni prétentieux, mais clairs « et concis, qui s'adressent *à l'intelligence naissante de l'enfant* » *du peuple.* »

Cette explication est parfaite; seulement, je crois que l'idée exprimée par les derniers mots que j'ai soulignés, ne reflette pas au juste celle des auteurs des thèses, parcequ'ils renferment une contradiction avec ce qui précède. Une intelligence naissante ne reconnait point encore l'erreur de la vérité, par consequent sa conscience ne peut pas protester contre. En outre le temps n'est pas encore venu où l'on puisse élever l'enfance à la libre pensée, surtout l'enfant du peuple, tant que la génération des parents n'y est pas bien préparée.

L'enfant du peuple auquel il faut pour à présent se diri-

ger est celui qui , issu de cette pépinière d'intelligences et de talens , y appartient encore par état et par principes , mais qui par les études, quoiqu'incomplètes, déjà faites , et par le contact des gens d'une éducation plus avancée, entend souvent parler d'indépendence religieuse et y consent par la voix intime de sa conscience « *sans* cependant *être appuyée par les indications d'une raison suffisamment développée.* » C'est à celui-ci qu'il faut se diriger.

La tâche était rude ; aussi ne se présenta-t-il qu'un seul concourant , qui lui même échoua. Ses conclusions auraient été contraires à ses prémisses.

Aborder un tel sujet sous de telles conditions et après de tels précedents pourra sembler plus qu'une hardiesse une témérité ; je l'ose néanmoins. En dérobant au lecteur tout le pénible labeur qu'il me fallut pour arriver à ces resultats, j'ai tâché de rendre ce petit livre accessible au peuple , soit par une argumentation claire et strictement logique , soit par le choix exclusif des faits historiques les plus connus , soit par l'abstention de toute citation ou note, soit enfin en expliquant les quelques fonctions de l'âme dont j'ai eu à parler, par des fonctions analogues du corps, qui fussent le plus à la connaissance de tous.

Est-ce bon que le peuple soit éclairé sur ces points là ? Aujourd'hui plus que jamais. À l'heure qu'il est la tendence la plus prononcée des hommes de tout pays et de toute condition c'est à fraterniser avec tout le genre humain ; il est temps que les barrières qui les divisent tombent, que la vérité universelle l'emporte sur la vérité prêchée ou admise

par un parti quelconque. Le bonheur que donne la foi est bien au dessous de celui que donne la vérité ; celle-ci met toutes nos facultés dans la plus parfaite et la plus douce harmonie, pendant que celle-là met nos sentiments aux prises avec notre raison ou l'anéantit. Et que cette lutte est accablante! J'ai passé par là, et je m'estimerai bien heureux si je pourrai l'épargner à quelques-uns.

C'est là le seul but que je me propose en publiant cet opuscule , certes trop mince pour donner lieu aux aspirations de l'ambition les plus modérées.

L'AUTEUR

## AUX JEUNES ÉTUDIANTS

Il faut que je vous explique, mes jeunes amis, pourquoi je dédie à vous cette seconde édition d'un petit ouvrage qui porte la désignation d'un simple exposé au peuple, afin que vous ne la dédaigniez pas.

La plus forte critique qui m'a été faite jusqu'ici sur ce peu de pages c'est qu'elles supposent dans le lecteur un certain degré d'éducation scientifique, qui n'est pas présumable dans le peuple.

Eh bien! je les dedie à vous, et cette critique n'a plus raison d'être. Vous appartenez pour la plus part à cette majorité de la nation que l'on désigne sous le nom de peuple, mais par vos études vous en êtes l'élite.

Je sais très bien qu'à vous j'aurais pu, j'aurais même dû parler un langage plus scientifique; cependant, tel qu'il est cet opuscule pourra vous servir de guide pour la propagation de la vérité, car par votre état à venir vous êtes appelés à faire avancer vers le niveau le plus haut de la civilisation cette multitude malheureuse, non pas vile, qui se debat encore sous les étraintes de l'ignorance, et par là de la misère, du vice et du crime.

Quand, aidés par les connaissances acquises dans les sciences physiques et naturelles, dans l'histoire et la philosophie, vous aurez reconnu la justesse de mes raisonnements; quand

la conviction se sera faite dans votre esprit, et qu'elle vous donnera la plénitude de satisfaction qui revient de l'harmonie de toutes le facultés dont nous sommes doués : ne la laissez pas oisive , partagez-la avec vos sembables, devenez leurs maîtres par l'exemple et par la parole.

Que chacun de vous en exerçant sa profession , quelle qu'elle soit, propage hardiment parmi ses clients la vérité et le bonheur qu'elle apporte.

Qu'ils sachent qu'aucun de vous ne saurait trouver son bonheur en déhors du leur , et que vous ne travaillez pas dans le but égoïste de votre salut, mais pour le bien de tous, et pour resserrer les liens qui vous rattachent à l'humanité et l'humanité toute entière à vous mêmes.

Sauriez vous trouver un but plus noble à votre activité ? un prix plus doux à vos efforts?

L' Auteur

## L' Homme et l' Humanité

L' homme nouveau-né ne vaut en rien, si ce n' est quelque peu par la beauté des formes, mieux que les nouveaux-nés de tous les animaux. Il vit comme ils vivent, c' est à dire leurs poumons respirent, leur sang circule, tous leurs organes fonctionnent, et quand ils sentent les déchirements de leur éstomac qui requiert la nourriture, ils crient jusqu' à ce que leurs mères viennent leur présenter la mamelle pour apaiser leur faim. Encore y a-t-il une gradation entre le fonctionnement de tel ou tel organe, qui est plus parfait en raison de sa plus grande importance vitale. Les sens sont fort obtus, et ne se développent que peu à peu, eux aussi à divers degrés.

Cependant, comme le lionceau contient en germe la férocité du lion, le poulain la hardiesse du cheval, le renardeau la ruse du renard, le faon la timidité du cerf, etc; ainsi l' enfant recèle toutes les facultés de l' homme. Or l' homme a toutes ses facultés communes à celles des brutes; seulement, il réunit en lui seul toutes les facultés éparses parmi leurs diverses espèces, il les possède à un degré plus parfait et, ce qui vaut encore mieux, elles sont plus perfectibles.

Ainsi voyons-nous l' intelligence et la mémoire très développées dans le chien, dans le cheval, dans l' éléphant, dans le singe, etc; l' industrie dans presque tous les oiseaux qui se pré-

parent leurs nids avec une adresse et une habileté admirables, dans l'araignée qui se fabrique ses filets, dans l'abeille, dans le castor, etc; la ruse dans le chat et dans le renard; la sociabilité dans tant d'espèces qui vivent en familles, en républiques, en monarchies. Il n'y a pas même de vice, de vertu ou de passion dont le type ne se trouve parmi les brutes, gourmandise et sobriété, activité et paresse, avarice et générosité, gaieté et mélancolie, cruauté et compassion, haine et amour, effronterie et modestie, etc. etc. Plus encore; on trouve parmi les animaux, surtout parmi ceux qui vivent en domesticité avec l'homme, jusqu'au sentiment de la conscience, la joie d'avoir accompli un acte qu'ils doivent regarder comme leur devoir, le regret d'y avoir manqué.

On serait tenté de croire que la parole ne fût exclusive à l'homme; mais une observation un peu attentive fait connaître à évidence que les individus de chaque espèce se comprennent entre eux par leur propre langage. Si celui de l'homme est articulé et par là plus beau, plus doux et seul capable du plus grand développement, cela depend de la superiorité d'organisation qu'il a dans toutes ses parties et dans toutes ses facultés.

Dès lors il n'y a aucune raison pour affirmer que l'homme est composé de corps et âme, à moins que l'on n'admette la même dualité dans tous les animaux.

Au fait, les manifestations de la vie animale suivent deux courants si divers, que l'on penche très naturellement à leur supposer deux sources bien différentes. Quand je respire ou marche ou me meus, quand je mange ou bois ou tousse ou éternue, c'est toute autre chose que si je pense ou imagine ou juge ou me passionne, et comme nous avons vu qu'il y a chez la brute des manifestations de l'un et de l'autre de ces deux ordres, il faudra ou bien lui accorder une âme comme à l'homme, ou la nier à l'homme comme à la brute.

Si l'idée de l'âme était particulière aux Chrétiens on pourrait nous dire que c'est par la révélation qu'ils l'ont acquise;

mais comme cette idée se trove déjà chez les peuples de l'antiquité avant l'avénement du Christ, et aussi chez les peuples qui n'ont pas encore reçu son évangile, il faut en conclure que c'est le produit de la raison humaine et de son imagination.

Quelle est son origine?

Les hommes ayant commencé à s'étudier eux mêmes sans nullement s'occuper des brutes, et s'étant aperçus des deux courants de manifestations dont nous venons de parler, affirmèrent qu'il devait y avoir en eux une double nature, l'une qui tombe sous les sens, et ils l'appelèrent corps, l'autre qui se dérobe aux sens, et ils l'appelèrent âme ou esprit. Le corps en mourant reste là, témoin irrécusable par son inertie et sa putréfaction de la cessation de la vie; on n'en a pas vù autant de l'âme. Où était elle? On a dit qu'elle s'était envolée, soit pour aller dans un autre monde, soit pour revenir animer un autre corps sur la terre.

On fit ensuite une observations très frappante; les produits de cette âme, les pensées, duraient encore après la mort de leurs auteurs, et si c'était quelque pensée féconde d'effets, ces effets continuaient. Ils se crurent alors en droit ou en devoir d'attribuer à la force productrice une plus longue durée qu'au produit, et ils firent ce raisonnement: — Si le produit de l'âme, la pensée, dure et ne périt pas, c'est que l'âme même dure encore et ne périt pas, elle est donc impérissable; — et l'on formula comme un axiome: — L'âme est immortelle.

Ici ils se trompèrent évidemment non pas seulement dans la déduction, mais dans la donnée elle même. Est-ce bien vrai que *la pensée humaine dure après sa mort?* J'affirme que non. Si elle reste, c'est qu'il l'a communiquée à autrui par quelque signe extérieur, comme la parole, l'écriture, un dessein, etc, et elle durera tant que durera ce signe aux sens ou à la mémoire de ceux qui l'ont reçu. Ce qui dure n'est donc pas la pen-

sée, mais le signe qui la représente et la renouvelle continuellement dans l' esprit des autres hommes, ou l' effet qu' elle a produit et qui en reste comme témoignage.

Ils n' ont pas été plus heureux dans la déduction qu' ils ont tirée de la premisse : *la force productrice ne peut pas avoir moins de durée que le produit.* Prenez le premier exemple que l' expérience ou la science vous présente, et vous verrez que c' est juste le contraire; la force productrice est consommée au moment où le produit prend naissance, et à son tour le produit cesse, si de nouvelles conditions acquises ou le renouvellement continué de la même force ne le maintiennent pas. La partie de gaz qui éclaire se consume; la vapeur s' échappe au moment où elle met en mouvement la machine; l'effort que vous faites pour frappér avec votre marteau disparait au moment où votre coup tombe. Si l'éclairage et le mouvement durent, c' est que le gaz et la vapeur se renouvellent continuellement; si votre coup de marteau n' est pas perdu , c' est que le corps que vous avez frappé a subi quelqu' altération.

Dès lors la croyance à l' immortalité de l' âme se base sur une fausse donnée et sur une conséquence erronée qu' on en tira.

Elle pourrait encore très bien s' expliquer par une autre qualité que l' homme a commune à tous les animaux, mais qui, de même que toute autre faculté, serait en lui plus parfaite. C' est l' amour de la vie. Il n' y a d' animal qui ne fasse les plus grands efforts pour échapper à la mort, qui ne se cramponne à la vie par tout moyen jusqu' au dernier instant. Eh bien! dans l' homme cet amour de la vie va plus loin; par lui il invente le sépulcre, il a recours aux embaumements, il s'attache à l' idée d' une existance au delà de la tombe, d' une vie plus durable ; ce n'-est pas assez, il faut qu' elle soit impérissable, et il se décrète l' immortalité de l' âme !

Toutes ces considerations,et ce que nous avons déjà dit à propos des facultés des brutes se rattachant à cet ordre de manifestations, nous fait rejeter presqu' absolument ce dualisme, et

croire avec toute vraisemblance qu' elles sont tout simplement l' effet de l' organisation des êtres vivants.

Ce qui fit faire une distinction entre l' homme et la brute ce fut le manque d' études vastes et profondes sur les facultés des brutes en général, études que l' on commença à faire bien des siècles plus tard, et que l' on ne poursuit avec intensité que depuis peu de temps. Mais comme l'observation la plus superficielle suffit pour en faire connaître quelques-unes dans plusieurs espèces, et que l' orgueil ne permit pas à l'homme d'en faire ses semblables, il eut recours à un mot qui n'explique rien, mais qui constitue une différence; il appela *instinct* chez la brute ce qu'il avait nommé *âme* pour lui.

Si ce que nous avons dit jusqu' ici n' est pas une démonstration absolue de la non-existence de l'âme, c' est cependant une argumentation telle qu' elle laisse bien peu de doute à cet égard, et ce sera au contradicteur à démontrer son existence. Toutefois nous adopterons dans la présente étude les noms acceptés de corps et âme lorsque nous aurons à parler des manifestations que l' on s' est habitué à attribuer à celle-ci ou à celui-là.

Mais, dira-t-on, pour celui qui nie l' existence de l' âme et son immortalité, quelle est donc la supériorité de l'homme sur la brute ?

Un philosophe de l' antiquité, et l' on dit que ce fut le roi Salomon, se fit la même demande, et il se répondit qu'elle est nulle, parceque tout est vanité. Dirons nous de même ? Bien loin de là, tout ce que nous venons de dire démontre la supériorité que nous lui reconnaissons sous tous les rapports ; l' homme excelle sur toute autre créature de la terre par le plus de perfection dans son organisation puisqu' elle embrasse toutes les facultés des autres animaux, et surtout par sa perfectibilité sans bornes.

La perfectibilité agit puissamment sur une autre qualité que l'homme a commune à plusieurs espèces de brutes, la sociabilité, elle aussi plus parfaite chez l'homme que chez toute autre race d'a-

nimaux. Pour ce qui concerne l' agglomération des individus avec un certain ordre, et que l' on pourrait nommer la sociabilité politique, comme chez les fourmis, les abeilles, les castors, les singes, les grues etc, et dont les uns ont plutôt les allures républicaines, les autres les monarchiques, l' homme a la sociabilité plus parfaite du moment qu' il peut à son plaisir choisir et changer la forme de régime. Aidé par sa perfectibilité, il n' est pas soumis à un régime de hasard, mais il le choisit suivant les conditions de temps et de lieux. S' il se sera trompé, il s' en apercevra peu à peu, et le moment viendra où il le changera, et cela tant de fois jusqu' à ce qu' il trouvera le régime qui mieux s'accorde à la nature humaine.

Pour ce qui regarde le lien entre individu et individu, et qu'on pourrait appeler la sociabilité du sentiment, elle ne forme chez la brute qu' un lien très passager entre les générateurs et la géniture, voire même seulement entre la mère et ses petits tant qu' il sont petits, pendant que chez l' homme il s' en développe un lien d' amour durable qui s' étend à tout né des mêmes parents jusqu' à plusieurs générations, et surtout à la femme qui partage avec l' homme toutes les vicissitudes de la vie. Aidé par sa perfectibilité, cet amour s' étend bientôt aux gens du même pays, puis à ceux de la même contrée, puis à toute la nation, et, s' élargissant toujours, il finit par embrasser toute l' humanité.

Voyons maintenant en quoi la sociabilité vient en aide à la perfectibilité.

Le progrès, c' est à dire une marche sur l'échelle du perfectionnement, ne se fait pas par tous les hommes d'un seul trait; un homme ou quelques hommes de génie précèdent, les autres suivent plus ou moins tard. Le plus fort, peut-être même le seul mouvant du premier progrès fut la faim, si bien la faim de l' âme que la faim du corps, car le besoin de savoir est à l'âme ce qu' est au corps le besoin d' alimens. Dans les sociétés primitives (sauvages) corps et âme se nourrissent d'alimenst et d' idées si mesquines et grossières, que les unes et les autres répugnent

à l'homme civilisé, et idées et aliments dûrent se trouver et en rester là au commencement et à l'enfance de la société humaine.

Or il arrive que les aliments grossiers et peu abondants qui affaiblissent le plus grand nombre des individus assujettis à ce régime, et rendent leur corps frêle et chétif, ne suffisent guère à quelques-uns d' une constitution meilleure et plus vigoureuse. Ceux-ci au lieu d' en subir passivement les effets, les combatteront hardiment, en profitant de leurs forces pour chercher des aliments plus abondants et plus nutritifs, et ne se donneront pas de repos jusqu' à ce qu' ils en auront trouvés. C' est comme cela qu' a dû commencer la pêche et la chasse. Après s' être rassasiés eux mêmes, quelques fois aussi pour venir à bout de quelque nouvelle entreprise qu' ils ne pourraient pas accomplir tous seuls, ils font part de leurs conquêtes à leurs proches, et les encouragent à en faire autant; ceux-ci en goûtent, trouvent la chair des animaux plus savoureuse que les herbes et les fruits, imitent l' exemple reçu, deviennent à leur tour chasseurs et pêcheurs, et peu à peu ils se trouvent tous plus vigoureux par cette nourriture plus solide et plus homogène. Cette amélioration fera naître le goût des mets, car on ne tardera pas à les cuire et à les préparer, et même à améliorer la nourriture végétale, d'abord en broyant les grains pour en faire des gateaux cuits au feu, après en pétrissant le pain qui deviendra la nourriture par excellence. Cela donnera origine à l'agriculture et par là à l'habitation fixe, dont la conséquence immediate et nécessaire est la vie sociale et politique. Plus encore; les peaux et les plumes des animaux tués serviront pour se couvrir et se parer, les arêtes des poissons donneront la féconde idée de l' aiguille, et ce sera l' origine de l'industrie ; et de progrès en progrès on parviendra graduellement à l' état de civilisation matérielle.

Tel est le merveilleux engrénage des facultés humaines, et nous le trouvons dans l' ordre des idées autant que dans l' ordre des faits. Pendant que la multitude insouciante et bornée se contente de ce peu d' idées qui s' imposent, pour ainsi dire, d' elles

mêmes, il y a quelques-uns qui d' une nature plus forte et plus énergique , ne s' en contentent point et passent , par un travail assidu et concentré, des idées simples et basses à des idées plus compliquées et d' un ordre plus élevé, et ils n' y sont pas plus tôt parvenus qu' ils s' empressent de les communiquer à autrui. Alors ces nouvelles idées se propagent, deviennent peu à peu communes, et il reste reservé aux esprits d' élite à faire de nouveaux progrès qui à leur tour deviendront communs et, en s'entr' aidant, donneront naissance aux diverses sciences, et répandront parmi les hommes le bien-être intellectuel.

Voilà comment la sociabilité a aidé l' homme à son perfectionnement, et à l' heure qu' il est la perfectibilité, toujours en aide à la sociabilité, propose à l' homme pour but de ses efforts la réalisation par le fait de ce que l'on a reconnu en principe : la solidarcté et la fraternité du genre humain. Beaucoup d' obstacles qui s' y opposaient ont déjà été surmontés et vaincus ; on a rapproché par la vapeur les distances des lieux pour la communication des personnes , et par l' électricité la distance de temps pour la communication des idées. Non contents des victoires remportées sur la nature inerte, on s' efforce aujourd' hui à agir sur les intelligences et sur les sentimens de l' homme en répandant de plus en plus parmi les pleuples l'aisance et le bien-être la science et l'éducation du coeur. Les obstacles qui restent encore debout devront être combattus à outrance, sans répit et sans relâche, jusqu'à l'accomplissement du saint propos.

Résumons. *Que l' âme ait ou non une existence à part du corps, qu' elle soit ou non immortelle, la sociabilité et la perfectibilité de l' homme suffisent pour expliquer sa tendance à fraterniser avec toute l' humanité , et pour le pousser à abattre tous les obstacles qui s' opposent à son unification.*

Croirait-on que les plus forts de ces obstacles vinssent des religions que l' on prêche au nom d' un Dieu, qui serait le père de tout le genre humain?

C' est ce que nous allons voir.

## Dieu

La première demande qui se présente à l'esprit du penseur n'est pas assurément: *Qu'est-ce que c'est que Dieu?* Celle-ci peut être la demande du croyant, à qui l'on a imposé de croire qu'il y a un Dieu, parcequ'il s'est révélé à quelques hommes dignes de foi, ce qui ôte tout doute sur son existence. Le penseur, celui qui sait qu'on parlait dieu avant toute révélation, et qu'on parle dieu parmi des peuplades encore à demi ou tout à fait sauvages, celui-là se demandera: *Comment l'idée de Dieu, de la divinité, est-elle née dans l'homme?*

Tâchons de le découvrir.

L'homme se sert des facultés dont il est doué avant que d'avoir conscience qu'il les possède. Ainsi qu'il regarde et qu'il mange et touche et marche avant de savoir qu'il a des yeux, une bouche, des mains et des pieds, de même il pense et juge et se souvient et imagine avant de savoir qu'il a l'intelligence, la raison, la fantaisie et la mémoire.

Le jugement de la cause à l'effet et de l'effet à la cause est l'une des activités de l'âme qui se développe le plus tôt, et parmi ces deux espèces de jugements on arrivera à celui-là d'abord, à celui-ci après. L'enfant saura que le feu brûle et que l'eau mouille avant qu'il sache qu'une brûlure est l'effet du feu et l'humidité l'effet de l'eau. Pour le premier de ces jugements il ne lui faut qu'une seule expérience; le second est le produit d'une expérience réitérée, à laquelle soit venue se joindre la réflection. Mais à peine aura-t-il reconnu le lien nécessaire entre l'effet et la cause, ce qui ne tarde guère dans une constitution normale, la curiosité se reveille en lui, et voilà surgir le besoin de connaître la cause de toutes choses, de tous événements, de tous accidents. C'est là qu'il faut chercher l'ori-

gine de tous ces « *pourquoi?* » des enfants, et de leur empressement à briser leurs joujoux avant encore qu'ils aient eu le temps de s'en ennuyer, ce qu'on appelle peu judicieusement leur instinct de distruction.

La curiosité donc, cette soif de l'âme, fit que l'homme dirigeât assez tôt ses pensées à découvrir les causes des phénomènes qui touchaient ses sens, et quoique, à la vérité, il s'y trompât très souvent, il ne s'en apercevait pas pendant longtemps, jusqu'à ce qu'une plus longue expérience et la réflection ne le détrompassent. Jusque là il croyait en bonne foi l'avoir découverte, comme cela est arrivé surtout pour les phénomènes relatifs à la physique, à la météorologie, à l'histoire naturelle.

Mais à peine sa faim était-elle apaisée, à peine l'âme s'étaitelle assimilée une idée comme le corps s'assimile une nourriture, la soif recommença de plus belle, et cette cause si péniblement découverte ne lui apparut elle-même qu'un effet qui devenait l'objet d'une nouvelle recherche. Ainsi de recherche en recherche, de pourquoi en pourquoi, le jour arriva où il se demanda: *Quelle est donc la cause de toutes les causes?* Il ne put la découvrir; mais déjà habitué à ne laisser aucune demande sans reponse, il donna un nom à cette inconnue, il trouva un mot, plusieurs mots qui sans rien dire avaient la prétention de tout dire, *le principe*, *l'infini*, *l'absolu*.

Cela pour les penseurs, qui d'ailleurs ne se rendirent pas toujours un compte bien clair de l'importante différence à faire entre la force inhérente à la matière et la cause productrice d'un phénomène ; quant au vulgaire de tout degré, tous les effets dont la cause lui échappait, soit parcequ'il n'arrivait pas à s'en saisir malgré ses efforts, soit parcequ'il ne se souciait guère d'en faire de trop sérieux, il les attribua à une cause insaisissable, et comme toute chose a un nom il lui en donna un, et ce nom fut — Dieu.

Dieu! Pas encore un dieu universel, unique pour toute la

création; cela requiert déjà une idée synthétique de l'unité de l'univers, ce qui n'a pu être que le produit de force études basées sur de longues expériences. Dieu, c' etait la cause inconnue d' un phénomène quelconque, et comme il y a multiplicité de phénomènes dans la nature, il y eut aussi multiplicité de dieux. Dès lors tout se comprend aisement, tout s' explique, tout a sa raison d' être. La terre et la mer, l' eau et le feu, la lumière et les tenèbres, la pluie et la foudre, l' abondance et la détresse, la vie et la mort, le bien et le mal, tout a son dieu à soi, sa véritable cause d' existence. Voilà le Polythéisme. Encore ne fut-ce pas le Polythéisme abstrait, idéaliste; ce fut le culte de la matière, le Fétichisme le plus grossier, le plus superslicieux, car l' ignorance, incapable de concevoir une idée tout à fait abstraite, prêta la divinité à un corps quelconque, et un corps à chaque dieu, c' est à dire la cause de tel ou tel effet. Quant à la forme de cette divinité elle était tantôt prise à la nature, tantôt et le plus souvent fantastique.

On croirait que pour en faire ces dieux on eût choisi, si non les êtres les plus puissants, du moins les plus analogues aux effets qu' on venait de leur attribuer. Ce fut au contraire les plus étranges et les plus absurdes qu'on choisit. D'abord parceque ce choix ne se faisait pas par une suite de raisonnements, mais par le hasard de succession ; le *post hoc* devenait régulièrement le *propter hoc*. N'est-ce pas là la source de tant de préjugés qui encombrent encore aujourd'hui les intelligences bornées de tant de monde? Après, parceque l'imagination , cette autre faculté de l'âme, qui ne tarde pas non plus à se développer et qui déborde si facilement la raison, s'empara de la besogne, et crut rehausser la puissance de son dieu en raison inverse de son ineptie; *credo quia absurdum*.

Cependant il fut impossible qu'on en restât là. Une fois cette croyance devenue générale, elle ne put plus suffire à tout le monde, parceque parmi tout le monde il y a toujours des esprits mieux organisés , qui ne sauraient rester dans l' inaction, et à

qui toute connaissance acquise n' est qu'une donnée pour atteindre une nouvelle connaissance.

Bien souvent la recherche de cette nouvelle connaissance conduit au rejet de l'idée qui lui avait servi de point de départ: on en découvre les défauts, on reconnaît qu'elle n'est pas dans le vrai. Alors de nouvelles hypothèses surgissent qui écartent ou semblent écarter tous les défauts qui rendaient la première idée insoutenable, et sur ces nouvelles hypothèses on bâtit un nouvel édifice, un nouveau système qui acquerra peu à peu ses adeptes et ses croyants (car il ne faut pas se méprendre, les sciences aussi ont leurs croyants), se généralisera en pénétrant dans les couches les plus basses des populations, jusqu' à ce que son tour viendra de tomber comme sa dévancière pour faire place un jour à une nouvelle doctrine. à une nouvelle croyance. Il ne faut pas être fort érudit dans l'histoire du progrès pour reconnaître la vérité de ce que nous venons de dire, puisque c'est un fait qui se reproduit dans toutes les branches de l'activité humaine, dans les procédés industriels aussi bien que dans les sciences abstraites.

Le fait dont nous nous occupons eut comme tout autre ses marches, ses incertitudes, ses ondulations, ses progrès, ses repos, ses retours. Le Fétichisme ne peut durer que tant que dure l'ignorance la plus crasse sur les phénomènes de la nature; à peine elle s'éclaircit qu'il doit faire place soit au Sabaïsme, c'est à dire à la déification des astres, soit au Polythéisme idéalisé, c'est à dire à la croyance à plusieurs dieux qui ne sont déjà plus des êtres matériels, mais des forces abstraites que l'on symbolise sous des formes matérielles, et dont chacune exerce sa puissauce sur certains corps, sur certains événements.

Après l'analyse la synthèse ; on classa tous les événements en bons et mauvais, et par conséquent leurs causes en bénignes et méchantes; on rangea celles-là sous un seul principe, le bien, celles-ci sous un autre, le mal, et voilà le Dualisme.

Enfin, comme une observation un peu réfléchie suffit pour faire reconnaître qu'il n'y a pas de bien ou de mal absolu, mais qu'il sont relatifs; que ce qui est un mal pour l'un est un bien pour l'autre, que ce qui était un mal hier devient aujourd'hui un bien : le Dualisme fut censé superflu, on attribua tous les événements à une seule cause, à un seul dieu, et voilà le Monothéisme.

Parvenus à ce point il fallait s'arrêter, il fallait se dire : « Nous sommes arrivés à reconnaître qu'il doit y avoir une cause primitive commune qui échappera toujours à nos investigations, nous lui avons donné un nom pour nous entendre et l'avons appelé Dieu ; soit. Maintenant rebroussons chemin, ne nous occupons désormais que des phénomènes qui sont à notre portée, de leurs lois et de leurs relations reciproques, et laissons que la cause primitive, insaisissable qu'elle est, soit quoi que ce soit. »

Cela aurait été très sage et très profitable ; on aurait employé à des études utiles et agréables ce trésor de forces intellectuelles qu'une multitude d'intelligences gaspilla et prodigua en pure perte à de vaines recherches sur la nature de Dieu, sur son essence, ses qualités, ses attributs, son siège, sa cour etc. etc. Ce ne furent pas assurément des esprits d'élite qui s'égarèrent dans ce labyrinthe; mais comme les idées de ceux-ci deviennent assez tôt un bien commun, et qu'il y a toujours differents degrés de capacité parmi les multitudes, des médiocrités s'emparèrent du sujet, et, fourvoyés par leur curiosité insatiable, ils abordèrent des recherches telles que nous venons de signaler.

Qu'en arriva-t-il ? La raison s'écarta de ses véritables lois pour s'abandonner à la fantaisie la plus effrénée, et admit comme des vérités indiscutables les créations de leur imagination. De là ce fatras de conceptions qui veulent décrire l'inconcevable, et de dire que Dieu est un pur esprit, qu'il est absolu et éternel, que du rien il a créé l'univers, etc.

« Mais, direz-vous, après tant de paroles il nous expliqueront ce que c'est qu'un esprit, l'absolu, l'éternité, le rien, la création! » — Y pensez-vous? Ils traduiront un mot par l' autre, sans que jamais le cercle de vos connaissances s'élargisse. Ils vous diront qu'un esprit est un être qui n'a pas de corps, que l'éternité c'est l'infini, que l'infini c'est ce qui n'a ni commencement ni fin, que ce qui n'a ni commencement ni fin c' est l'absolu, que l'absolu c'est Dieu; ils vous diront que la création est l' opposé du rien et que le rien est l' opposé de la création ; ou bien ils vous diront qu'il est eternel parcequ' il est la cause de toutes les causes, qu'il est infini, qu'il est absolu, qu'il est créateur parcequ'il est la cause de toutes les causes. Êtes-vous édifiés de ces reponses là? Et vous pouvez les défier à vous en donner d'autres.

Et en fût-on resté là! Ces personnificateurs de l'idée abstraite de la cause primitive en firent un simulacre auquel ils prêtèrent toutes les qualités de l'homme agrandies jusqu' à l' infini; ils dirent qu'il est tout-puissant, qu'il est partout, qu' il sait tout, qu'il voit tout et pourvoit à tout, et on lui donna une cour d'anges et d'archanges exécuteurs de ses volontés; qu'il est la bonté même, et on lui attribua tout le bien, rien que le bien, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; qu'il est la justice même, et on mit à son service soit les démons, ses bourreaux, soit les ouragans, les inondations, les tremblements de terre, les maladies, les pestilences, et comme si cela ne suffisait pas à assouvir sa vengeance (et n'oublions pas que c'est contre sa propre créature), on lui fournit l'enfer, ce cachot épouvantable, où l'on punit dans l'éternité avec force tortures et raffinements de cruauté le peché d'un moment. Il est vrai que d'autre part on lui prêta le paradis, où l'on compense dans l'éternité, par la gloire et la jouissance, le mérite d'avoir grommelé beaucoup de prières, d'avoir souvent jeûné, de s'être fréquemment fustigé, et mainte fois aussi celui d'avoir impitoyablement tué, massacré, dragonné, torturé, brûlé ses ennemis

à lui, qu'ils avaient tout à l'heure proclamé Dieu de toute bonté et de tout amour, père de tout le genre humain.

Toute cette grandeur rendit cette personnalité redoutable, et pour lui plaire, comme cela se fait envers les puissants, on fut injuste envers les faibles, et l'on attribua à lui tout ce que l'homme se procure par son travail et par la sueur de son front. L'homme a reparé à sa nudité par les vêtements qu' il a tissus, aux intemperies des saisons par les maisons qu'il a bâties, à sa faiblesse par les armes qu' il s' est forgées; les inondations sont retenues par des digues, les incendies arrêtés par les pompes, les mers cinglées par des vaisseaux même en dépit des vents contraires, les montagnes gravies par les routes et les chemins de fer, les ténèbres de la nuit éclairées par toutes sortes de flambeaux, les trésors cachés ou enfuis dans la terre arrachés à son sein par la charrue du laboureur ou par la pioche du mineur; même les maladies et les pestilences sont vaincues ou du moins soulagées et amoindries par la science. Il est vrai que c'est à force de peines et de fatigues que l'homme est parvenu a maîtriser tous ces ennemis farouches qu'il rencontre sur ses pas; il est vrai qu'il lui a fallu bien des siècles et bien des sacrifices pour arriver au point où il se trouve; il est vrai que d'inombrables obstacles lui restent encore à surmonter ou à abattre: qu'à cela ne tienne; tous les biens que l' industrie accomplit et l' intelligence conquiert, tous les maux que la prévoyance écarte et la science répare, c'est à la bonté de Dieu que tout cela revient, ne fût-ce que parceque dans sa toute-puissance il pourrait empêcher vos travaux, rendre inutiles tous vos efforts, et qu'au lieu de cela il vous laisse faire.

Résumons. *Dieu, c'est la personnification d'une idée abstraite insaisissable, à la quelle, après l'avoir moulée sur le moule de l'homme en agrandissant ses qualités jusqu'à l'infini, on attribua tout le bien qu'offre le monde, même celui qui est le produit des travaux humains.*

**La Religion**

Si la raison était la seule faculté de l'âme et le raisonnement sa seule activité, l'idée abstraite de la cause primitive ne serait jamais arrivée aux honneurs de l'apothéose, c'est à dire à être divinisée. Bien au contraire, la raison et le raisonnément ne pourront que la rapetisser et ne lui laisser que la priorité de temps. Voyons.

Une cause ne peut produire qu'un seul effet, et c'est bien cela qui détermine le lien nécessaire entre eux. Si la cause dure ou se renouvelle l'effet aussi durera ou se renouvellera, mais il sera toujours le même. Si l'on constate parfois différents effets que l'on attribue à la même cause, une observation attentive et minutieuse constatera de même un changement dans la cause. La limite étroite qui a été imposée pour cet opuscule, et suivant laquelle nous en avons tracé le cadre, ne nous permet pas de corroborer notre assertion par des exemples; mais nous avons assez de confiance dans le bon sens et dans l'expérience de nos lecteurs pour passer outre.

La cause primitive inconnue, quelle qu'elle soit, quelle qu'elle puisse être, n'a donc pu produire qu'un seul effet qui, devenu cause à son tour, en a produit un second, celui-ci un troisième, et ainsi de suite. Seulement, il faut remarquer que le premier effet, tout en tenant de la nature et de l'essence de sa cause, n'était déjà plus identique avec elle, et que par le changement survenu il a dû produire le second effet divers du premier, et tel que la première cause n'aurait pas pu le produire, parcequ'il lui manquait un des élements producteurs, ce qui vaut aussi pour le troisième, pour le quatrième, etc.

Encore faut-il remarquer, que pendant que la première cause était simple, le premier effet était déjà composé de l'essence

de la cause et de la nature acquise, et que par là il a pu, peut-être même a-t-il dû produire non pas un seul effet comme la cause, mais deux, l'un selon la nature de la cause, l'autre selon sa nature à lui. Ces deux effets du second degré purent ou durent par la même raison doubler leurs produits lorsqu'ils devinrent des causes, et de là l'accroissement successif et rapide des effets jusqu'à l'infini. Nous voyons cela dans tout ordre de choses et d'idées, et nous nous passons ici des exemples sans aucun regret.

La raison humaine toute seule n'aurait donc jamais conféré la divinité à la cause primitive, et par consequent il n'y aurait pas eu de religion qui est, dans le sens accepté du mot, « le lien entre l'homme et Dieu ».

D'où cela est-il donc arrivé ?

Si cela est arrivé, si l'homme a conçu l'idée de la divinité, c'est que ses autres facultés s'en sont melées, ses sentiments et son imagination. Les sentiments de surprise et de frayeur, d'espoir et de crainte, de jouissance et de gratitude, de faiblesse et d'orgueil, ont tous eu leur part à cette transformation.

Je ne dirai pas ce qui a pu se passer dans l'homme primitif à la vue des prairies émaillées de fleurs, des arbres chargés de fruits, des ruisseaux roulant leurs eaux paisibles et argentines, des champs couverts de toutes sortes de plantes, ni du charme que lui pourraient avoir causé les êtres vivants et remuants comme lui mais d'autre façon, les papillons voltigeant folâtres de fleurs en fleurs, les oiseaux fendant les airs et gazouillant dans le feuillage, les quadrupèdes courant, bondissant, sautillant, grimpant de tous côtés, remplissant l'air de cris, de hurlements, de mugissements, d'aboiements, de hennissements, les poissons frétillant muets dans les eaux; peut être tout cela lui passa inaperçu, parceque c'était le spectacle de tous les jours, de tous les moments, et il n'y fit attention jusqu'au moment où sa curiosité fut éveillée par d'autres phénomènes moins fréquents, moins habituels. Mais quelle ne dut être sa surprise lorsque la première fois il gravit

une montagne et qu'un nouvel horizon s'ouvrit à ses yeux, ou quand la majestueuse étendue de l'immense océan s'étala à ses regards ébahis? Et de quelle terreur ne doit-il avoir été saisi la première fois que le ciel se couvrit de sombres nuages, et que du milieu de cette obscurité l'éclair éclata, le tonnerre gronda, la foudre tomba, et qu'il fut terrassé par un coup de vent sans qu'il pût voir d'où venait cette puissante seconsse, cette effrayante rumeur, cette lueur éblouissante, précédée environnée suivie d'épaisses ténèbres? La tourmente enfin cessa, la nature reprit peu à peu son aspect riant, et la sécurité rentra dans l'homme ; mais à la première réapparition de nuage la peur a dû s'emparer de son âme, et il a fallu bien du temps pour l'habituer à cette brusque manifestation de la nature. « D'où vient tout cela »? dut-il se demander; et comme il n'avait rien entendu de semblable que le rugissement du lion lorsqu'il va se jeter sur sa proie, comme il n'avait pas encore fait une distinction entre le son et la voix, et qu'il n'avait remarqué celle-ci que dans des êtres vivants, il ne put s'empêcher d'attribuer la vie à l'être inconnu qui produisait tout ce vacarme, et il l'imagina d'une puissance infiniment superieure à celle du lion, mais venant comme celui-ci s'emparer par la violence de ce qu'il lui fallait ou qu'il voulait engloutir.

Ainsi, en même temps qu'il cherchait la cause de ces phénomènes, les sentiments et l'imagination s'en melaient et, en la personnifiant, lui attribuaient la force, la violence, peut-être même la méchanceté, et cela longtemps avant qu'on fût et longtemps après qu'on fut parvenu à l'idée d'une seule cause pour tous les phénomènes, c'est à dire d'un seul dieu. Aussi Jehovah et Zevs furent-ils pour bien des siècles les seuls dépositaires et distributeurs des tonnerres et des foudres, des déluges et des tremblements de terre, de la mort et de la pestilence, enfin de tous les fléaux et de toutes les plaies qui harcellent l'humanité. Ils eurent des heritiers qui ne sont ni moins puissants ni moins violents qu'eux. Demandez-en plutôt aux prêtres d'une religion quelconque.

La crainte a l'espérance pour soeur jumelle, l'une ne peut pas exister sans l'autre. Si l'on craignait la puissante colère des dieux, on espérait aussi dans leur clémence, il fallait donc tâcher de les maintenir dans leurs bonnes dispositions tant qu'ils y étaient, et de les y faire revenir quand ils s'en éloignaient. Comment s'y prendre?

Comment? par les mêmes moyens qu'on emploie envers les hommes, par des prières, par des humiliations, par des promesses qui devinrent des voeux, par des présens qui prirent le nom de sacrifices. Voilà le demi système de toute religion. D'abord l'homme aura cru que la divinité se plierait tout de suite à sa prière et éloignerait incessamment le mal qui l'affligeait ou le menaçait. Quand l'expérience lui eut appris qu'il n'en était point ainsi, et que la divinité ne cedait pas de si tôt à ses demandes, il imagina se la rendre propice par des dons et des offrandes, d'abord d'objets inanimés, puis d'animaux, enfin même de créatures humaines.

Ces offrandes, comment, où les apporter? L'imagination désormais éveillée ne lui fit pas défaut; elle lui suggéra toute sorte de cérémonies, la construction des autels, la consécration des bois, et il fut statué qu'on n'en approcherait qu'avec respect et vénération, et on appela saints ces lieux-là, profanes tous les autres.

Une fois en voie d'humiliation, car l'offrande en est une vis-à-vis de celui à qui elle est dédiée, on ne s'arréta pas là, on y en ajouta d'autres plus personnelles, la génuflexion, la prosternation, la supplication, on s'avoua coupable en face de la divinité courroucée, on se soumit à la pénitence par des jeûnes, des flagellations, des privations de toute sorte; en un mot, on se comporta envers cet être que l'on ne connaissait que par sa terrible puissance, comme on se comporte envers un homme qui a la force et quelque peu la velléité de faire du mal, et dont cependant on espère de desarmer la colère.

L'ensemble des formes extérieures sous lesquelles les croyants manifestent leurs rapports avec l'être ou les êtres à qui ils attribuent la divinité, est ce que l'on appelle le Culte, pendant que l'on appelle Croyance l'ensemble des idées et des sentiments par les-

quels l'homme se sent lié à la divinité. Croyance et Culte réunis prennent le nom de Religion.

Il vint un moment où les scènes de la nature paisible éveillèrent dans l'homme un nouveau sentiment, celui de l'admiration. Pendant que jusque là il n'avait été frappé que par les phénomènes extraordinaires et effrayants, il commença à faire aussi attention à ceux qui l'environnaient constamment; sur lui l'immense étendue du ciel voûté et transparent, l'éclatante splendeur du soleil, la douce lueur de la lune et des étoiles étincellantes ; autour de lui la terre avec tous ses accidents de plaines, de vallées, de rochers, de montagnes, de ruisseaux, de fleuves, de lacs, de mers, avec tout ce qu' elle renferme de beau et produit de bon et d' utile, peuplée d' êtres vivants comme lui, et dont une partie déjà apprivoisée s'attachait à lui comme des amis; il vit tout cela , et il rêva aussi des dieux bénévoles et bienfaisants, qui lui fournissaient ses besoins et ses jouissances.

Arrivée à ce point, à supposer aux dieux la bonté outre la puissance, l'idée religieuse prit aussitôt le plus grand développement parmi les hommes; on vit en eux la réalisation du désir le plus vif, de l'espérance la plus chère, la durée de la vie au delà du tombeau. Pourquoi pas ? L' homme n' a pas la puissance d'empêcher la mort, les dieux le pourront; l'homme doit interrompre à un moment donné le cours de ses jouissances, les dieux les lui prolongeront à l'infini; l'homme est enterré, les dieux en retireront son âme pour l'accueillir auprès d'eux ou la loger en toute autre part qui leur plaira.

Dès lors le respect et la crainte des dieux se fit plus intense et plus générale, sans pour cela rien changer à la manière de se mettre en rapport avec eux.

Seulement, on y ajouta les louanges, les hymnes, les fêtes en leur honneur, parceque la satisfaction de la jouissance et la gratitude pour les bienfaits sont des sentiments aussi naturels que ceux de la peur et de l'espoir,et dès que l'on commença à bâtir des palais pour les hommes, on éleva aussi aux dieux des temples,

dont la magnificence et la splendeur étaient en rapport autant avec la somptuosité du peuple qui les élevait, qu'avec la puissance et la superiorité supposées au dieu qui devait y résider.

L'orgueil humain fut aussi pour beaucoup dans les attributions qu'on prêta si prodiguement aux divinités et à la divinité.

Plus nous reculons dans les temps, et plus nous entrevoyons les obstacles que les premiers hommes durent rencontrer pour se frayer un chemin à travers les rudes resistances de la nature sauvage. Mais ils les évinçaient, et quand à force d'intelligence, de patience et de travail l'homme remportait une victoire sur une de ces resistances, il dut en être fier, et éprouver un orgueil assez justifié. Or, par ce méme orgueil, tout ce qu'il ne pouvait pas vaincre malgré ses efforts il se le representait d'une force absolument surhumaine, et comme il ne daignait pas s'avouer que la matière inerte et inintelligente pût resister à lui qui avait tant vaincu sur elle, il préfera se croire soumis à un être superieur à lui à tout égard, en force comme en intelligence, doué d'une volonté absolue et irresistible, contre lequel il serait folie de lutter, parcequ'on en serait écrasé. Ainsi, en même temps qu'il flattait son amour propre, il trouvait une excuse plausible à sa faiblesse et même à sa paresse ne pouvant ou ne sachant pas prévoir que le jour viendrait où d'autres le devanceraient de beaucoup, et feraient sans peine et sans effort ce qui lui fut impossible et avait semblé inexécutable. Est-ce que Moïse ou Homère auraient jamais dit que le tonnerre et la foudre étaient les armes de Jéhovah et de Jupiter tout-puissants, s'ils avaient eu les connaissances que nous avons sur l'électricité, ou si avant eux un Franklin eût enseigné à ôter leur force à ces terribles engins?

Voilà quelle fut à ce sujet la marche des idées et des événements, voilà comment les sentiments eurent leur part, leur grande part à l'origine de la religion naturelle.

Résumons. *La Religion est l'ensemble d'idées et d'actes, par lesquels l'homme donne une expression aux sentiments qu'éveille en lui la divinité ainsi qu'il l'a conçue.*

## Les Religions

En parlant de l'origine et du développement de l'idée rèligieuse nous nous sommes servis du mot general *l' homme*, représentant le genre humain. Cependant il faut toujours avoir présent ce que nous disions au commencement, que ce n'est qu'aux esprits plus forts et plus élevés que l'on doit les progrès dans quelque science ou dans quelque autre partie de l'activité humaine que ce soit. Il a été assez souvent dit que la lampe ondulante et la pomme tombante avaient été vues par milliers d' hommes pendant bien des siècles avant Galilée et Newton, auxquels il était reservé d' en déduire ces grands principes de physique et de mécanique, l' attraction et le pendule.

Or la civilisation, nous l'avons déjà dit, est le produit de deux agents également importants et essentiels dans l' organisation de l'homme, la perfectibilité et la sociabilité. Peut-être ce ne sont que deux courants d' une seule source qui, à la manière du sang, fait couler la vie du centre aux extremités, et la reconduit de celles-là au centre.

Au fait, la perfectibilité humaine est incontestable; mais il n'y a nul doute qu' elle serait presqu' illusoire sans l' aide de la sociabilité, tant ses effets seraient lents et minimes. Si l'homme qui découvre ou invente quelque chose ne sentait pas l'envie, je n'hésite pas à dire le besoin, de la communiquer à autrui; si ces autres n' étaient pas disposés ou même empressés à s' approprier les découvertes et les inventions de l' homme de génie, qui y est parvenu par ses propres forces, par ses efforts à lui; si le fils devait recommencer la route du même point de départ que son père : combien de siècles n' aurait-il pas fallu pour n' arriver qu' aux rudimens de la civilisations ? Par contre, en convivant socialement, l'homme d'un esprit su-

périeur communiqua ses nouvelles idées, de quelqu' ordre que ce fût, aux autres, qui, ineptes à les trouver par leur propre intelligence, étaient très capables de les comprendre, et elles devinrent les idées de tout le monde jusqu' à ce qu'un autre, même avec pas plus de capacité que le premier, mais en partant du point où celui-ci s' était arrêté, put faire un pas en avant, de la sorte que, le nombre des mieux doués augmentant, ne fût-ce qu' en raison du nombre progressif de la croissance du genre humain, les progrès durent considerablement augmenter, et la civilisation s' établir avec autant de rapidité que de force.

Par la superiorité d' esprit, par l' habileté materielle, par la force physique et par la bonté du coeur, un homme acquerait tout naturellement sur les autres une sorte d' autorité morale, que de leur côté ils n' avaient point garde de refuser ou de méconnaître, et cela surtout tant qu' elle restait aux mains du chef de la famille ou du plus agé d' entre eux, où à l' avantage se joignait l'amour, le respect, la vénération. C' est pourquoi lorsque ce chef manifestait à ses fils et neveux et adhérents ses idées religieuses, celles qui, ainsi que nous l' avons démontré, se développent impérieusement dans l'homme aussitôt qu' il arrive à comprendre la relation entre la cause et l' effet, la nécessité entre l' effet et la cause, ses idées devenaient les leurs, ce qu' il croyait lui eux aussi le croyaient, ils adoraient l' être ou les êtres qu' il adorait, et donnaient à leur religion la forme qu' il lui donnait. Ainsi chaque groupe d'hommes se formait une religion à part, une au fond, multiforme à la superficie.

Nous avons déjà signalé la marche probable que l' idée religieuse a tenue; d' abord le Fétichisme grossier, c'est à dire le culte d'êtres materiels; après, le Paganisme ou culte des forces de la nature personnifiées; ensuite le Sabaïsme ou culte des astres, basé sur les observations astronomiques, sans doute très incomplètes, mais relativement très vastes; après les re-

ligions dualistes, dérivées du frequent dualisme que l' on rencontre dans la nature, ainsi que jour et nuit, soleil et lune, vie et mort, bien et mal; enfin le Monothéisme.

Mais les divers groupes de gens ne restèrent pas isolés jusqu'à ce que l' idée religieuse n' eût fait tout ce long chemin; ils vinrent en contact entre eux, soit par adhésion, soit par conquête, et il s' en formèrent des peuples et des nations. Incapables d' examiner et de distinguer le vrai du faux; dominés, non pas par une crainte raisonnable, mais par une peur superstitieuse, qui les faisait redouter d'offenser des êtres qu'ils ne connaissaient pas, et dont la puissance leur était magnifiée par d'autres; pouvant chacun sans répugnance ni contradiction admettre le dieu de son voisin auprès de son dieu spécial à lui: les uns embrassèrent aisement les idées des autres en matière religieuse sans abandoner les leurs, et le polythéisme devint pour longtemps la religion universelle.

C' est au contact des Orientaux à la vive imagination avec les Grecs doués du sentiment ésthétique le plus exquis et du raisonnement logique le plus fin, que la mythologie, qui fut la religion principale pendant si long éspace de temps sur si vaste éspace de lieu, doit son origine. Chaque élément (quatre selon les connaissances physiques d' alors) y a son dieu à lui; un dieu ou une déesse réside dans chaque astre, un dieu ou une déesse dans chaque bois, dans chaque fleur, dans chaque montagne, dans chaque ruisseau, dans chaque objet ou phénomène; les dieux s' accouplent aux filles de l' homme, et donnent naissance aux dieux secondaires (coïncidence rémarquable avec le recit biblique); les hommes mêmes qui se distinguent deviennent des dieux ou des demi-dieux, prennent place parmi les divinités, et obtiennent comme les autres un culte, une adoration.

Et cependant, on ne le soupçonnerait pas, dans cette multitude de divinités, dans ce polythéisme illimité, l' idée prédominante est le monothéisme; la grande et majestueuse fi-

gure de Jupiter (Zevs), le père des hommes et des dieux, prime le tout, c' est lui qui gouverne et maîtrise l' univers, lui qui crée et donne l'existence, lui qui vaine, écrase, froudroie tout ce qui ose s'opposer à son suprème vouloir. Mais les Grecs, esprits éclectiques s' il en fut, ne pouvaient exclure de leur doctrine religieuse aucune idée y ayant rapport et qui leur parùt possible ; c' est pourquoi ce même dieu suprème et créateur était chez eux le fils du temps, et soumis à la force invincible de la destinée.

Résumons. *Il y eut assez tôt pluralité de religions; mais tant qu' elles ne furent que le produit naturel de l' esprit humain elles se respectaient mutuellement, et même elles se fondaient l' une dans l' autre sans hésitation et sans inconvenient.*

## La Rèvelation

Jusq' ici tout ce que nous avons vu de l' origine et du développement des religions ainsi que nous venons de les tracer, a suivi le cours le plus naturel, le plus spontané, le plus logique et nécessaire des facultés de l' intelligence comme du coeur, de la raison comme du sentiment.

La révélation, dans le sens accepté du mot, c' est à dire la manifestation et la communication directe de la divinité à quelques individus, investis par là du droit ou mieux du devoir de faire accepter leur doctrine de tous les hommes, est contraire autant à la raison qu' aux sentiments ; elle est contraire à la raison, parceque la raison se revolte contre tout ce qui déroge aux lois éternelles de la nature; elle est contraire aux sentimens, parcequ' au lieu de resserrer les liens de l' humanité elle la divise en élus et réprouvés, et dès lors en dominateurs et asservis, car c' est naturel et c' est même juste que la vérité domine l' erreur. L' histoire nous renseigne comment usent de ce droit et comment s' acquittent de ce devoir les hommes qui ont la prétention d' être les dépositaires du vrai absolu ; quelques journaux nous apprennent comment ils en useraient et s' en acquitteraient encore, s' ils venaient à recouvrer le pouvoir.

Quelle est donc l' origine de cette doctrine de la révélation? Comment s' est-elle introduite, comment s' est-elle maintenue dans le monde? C' est ce que nous allons tout à l' heure rechercher.

Il arriva un moment ( quand , comment, où ? cela se perd dans les ténèbres des temps ); il arriva un moment où l' autorité patriarcale accordée au plus ancien ou au meilleur ou au plus fort , qualités qui d' ailleurs peuvent très bien s' être

souvent trouvées réunies dans le même individu, vint tomber aux mains de quelqu'ambitieux et cupide qui, non content de l'autorité et des avantages matériels et moraux qu'il pouvait en tirer, en convoita de plus grands, et, aidé par d'autres non moins cupides et ambitieux, mais moins audacieux et moins fourbes que lui, imagina de transformer l'autorité patriarcale et conventionelle en pouvoir royal et souveraineté absolue.

Même depuis que les hommes investis du pouvoir disposent de tant de moyens, soit de persuasion, soit de séduction, soit de force, ce serait en vain que quelqu'un tenterait de porter un changement radical à l'état politique d'une nation s'il ne tenait pas compte et ne savait pas profiter des inclinations de ce peuple, de ses tendances, des courants d'idées qui l'animent. Les exemples de telles révolutions abondent dans l'histoire de tous les temps; nous ne nous donnerons pas la peine d'en citer, puisque l'histoire contemporaine en offre quelques-unes réussies et d'autres avortées, selon que les meneurs du mouvement ont su, ou non, suivre ces courants.

Cela fut d'autant plus nécessaire au commencement, quand pour la première fois on essaya de transformer l'autorité en pouvoir. Les services rendus à la société, les vertus, les exploits de toute sorte purent bien donner droit à une autorité plus accréditée, plus révérée, disons aussi plus obéie, et même à une apothéose posthume, mais non pas suffir à produire la grande métamorphose sociale du régime patriarcal en régime politique. Il fallut pour cela plus de ressources morales que de materielles, et le premier qui y songea dut avant tout diriger tous ses efforts à dominer les esprits des hommes pour arriver à en dominer le corps et les biens.

Voilà comment il s'y prit. Homme de génie et de ressources, il ne put lui échapper quelle part dans la direction des propos humains tenait l'idée religieuse, qui, issue de la raison, s'empare bientôt des sentiments et des passions, et ce fut de cette idée qu'il se servit comme de levier pour atteindre son but.

Tout le mond croyait à la divinité; ce fut la divinité qui dut intervenir.

La divinité se trouvait dans tous les coeurs, mais personne ne l' avait vue; eh bien! distingué par la sagesse, par la force, par la vertu, il eut le privilège de la connaître plus de près; elle venait de lui se manifester, elle s'était lui révélée. Comment s'opposer à la divinité?

Qui se faisait garant de cette révélation? Il n' est pas nécessairo d' avoir fait de profondes études sur le coeur humain, et peu d'exercice dans la connaissance de l'homme suffit pour savoir combien il est facile à un homme superieur d' entraîner dans ses vues et dans ses plans des hommes qui, en lui laissant la suprematio, se contentent d'un rôle secondaire, pourvu que ce rôle leur apporte des jouissances materielles, les honneurs, les dignités, les richesses. Que de planètes et de satellites à la suite d' un seul soleil!

De la divinité de sa mission firent témoignage ceux qu'il sut choisir pour ses confidents, en leur faisant entrevoir des avantages, en leur promettant des privilèges qu'ils ne pourraient pas obtenir sans cette transformation.

Le sacerdoce, c' est à dire la direction des consciences et l'exercice du culte, avait été jusquo là une attribution du père de famille, à qui succedait l'ainé ou le plus ancien, et autour du quel se ralliaient, outre la famille proprement dite, aussi les parents plus éloignés, et probablement toute une tribu. Ce n'était point un état, c' était une dignité accordée à l' age, au mérite, à la confiance, et il n' est pas difficile à imaginer quelle influence ces hommes là dussent exercer sur les autres.

Il est très probable que l' ambitieux dont nous parlons, celui qui le premier convoita la royauté, fut un de ces hommes là; en tout cas c'est parmi eux qu'il chercha ses confidents et trouva ses complices. Certes pas tous adhérèrent à ses propositions et à ses propos; mais les appats de l'intérét en séduisirent bon nombre. Ils se constituèrent en caste dont les dissi-

dents furent exclus, et, fourbes ou badauds, ils devinrent le soutien le plus solide du pouvoir politique, sa meilleure étaie quand il était menacé. Personne n'ignore combien cette caste devint puissante dès les premiers temps dans l'Egypte, et comme elle se maintient telle encore à l'heure qu'il est dans l'Orient, où la civilisation politique avance si lentement. Quant à l'Europe... !

La mission du sacerdoce fut aisement tracée et bien définie. L'idée religieuse était le produit des diverses activités de l'âme, et la religion sa conséquence legitime. S'il y avait diverses religions, ou diverses nuances dans la même religion, cela provenait de l'activité des esprits toujours croissante, de la liberté de discussion et d'action. C'est juste cela qui ne pouvait convenir au nouveau pouvoir qui allait se constituer, car c'était précisément la liberté qu'il voulait absorber à son profit, au détriment de celle d'autrui.

Ce fut au sacerdoce de réfréner cette activité. Les prêtres continuèrent comme auparavant à diriger les consciences, à exercer le culte; mais, constitués en caste, réglémentés par un chef, animés d'un seul esprit, poursuivant un seul but égoiste, ils se mirent aux services du nouveau pouvoir, et leurs doctrines au lieu d'être l'expression de la libre pensée, se firent les instruments de la domination et du despotisme. Ce qu'ils enseignèrent dorénavant ne fut que l'idée officielle venue de haut lieu, ce fut d'après elle qu'ils interprétaient les volontés des dieux ou du dieu. Ils se posèrent en dépositaires des lois divines, eux seuls eurent à établir les paroles, les actes, les sacrifices par lesquels on pourrait se rendre propices les divinités et les apaiser si elles étaient courroucées; eux seuls, en confisquant la science à leur profit, s'attribuèrent le monopole de l'instruction, de la doctrine, du dogme, et, éblouissant les masses par les miracles des arts magiques, il leur réussit à vicier l'idée religieuse, à fausser la religion et à la façonner selon leur intérêt, à supplanter le culte spontané par un culte officiel, à substituer des rites superstitieux et ridicules

aux rites simples et par là sublimes de la conscience, enfin, et c'était là leur dernier but, à assoupir les peuples dans l'inertie et dans la mollesse jusqu'à ce qu'il fût possible de se faire leurs maîtres, à les maintenir ou à les reduire dans l'ignorance qui les livrait corps et âme au bon plaisir du pouvoir. Voilà le rôle du sacerdoce.

Nous avons jusqu'ici énoncé les moyens dont on se servit pour bâtir ce formidable édifice du sacerdoce; voyons maintenant quelles bases on choisit pour qu'il fût de même solide et durable.

Nous avons vu comment l'attachement à la vie, beaucoup plus fort dans l'homme que dans la brute ainsi que tout autre sentiment, que toute autre passion, que toute autre faculté, a fait naître en lui le doux rêve d'une vie au delà du tombeau, et comme il n'y a point de vie là où il n'y a de mouvement et de jouissance, on rêva aussi l'Elysée ou quelques autres lieux analogues, ou bien le passage do l'âme dans d'autres êtres (la métempsycose). Mais cela ne suffit pas. L'idée de justice étant un produit aussi naturel et aussi nécessaire des facultés humaines que l'idée du beau, et même plus forte qus celle-ci puisqu'elle est fondée autant sur la perfectibilité que sur la sociabilité humaine, qui sont les deux pivots sur lesquels toute l'humanité tourne, il fallut admettre, en même temps qu'un lieu de réjouissances, aussi un lieu de peines et de châtiments ponr ceux qui auront été méchants. Les enfers, ou quelque lieu analogue, furent un pendant nécessairo à l'Elysée.

Voilà la base sur la quelle le sacerdoce s'éleva; base assez large parcequ'elle se trouve dans le coeur de tous, assez solide parceque c'est la crainte et l'espérance qui la constituent, los deux sentimens qui entre tous naissent le plus tôt, deviennent les plus forts, meurent le plus tard, ou, pour mieux dire, ne s'éteignent qu'avec la vie même.

Or ce fut au sacerdoce de s'emparer de cette lisière pour guider les hommes où il lui plaira. L'immortalité de l'âme fut érigée en dogme; ce ne dut plus être un sentiment, ce dut être une croyance. On y crut aisement, car il n'y a rien de si facile à croire que ce que l'on desire. Même les esprits élevés ( les plus élevés

n'y resistent pas toujours) s'y rattachèrent avec empressement, parcequ'ils aiment à croire que leur perfectionnement, auquel ils ont travaillé toute leur vie, n'ira pas brusquement s'interrompre par la mort.

Cette croyance qui au premier coup semble si raisonnable, si juste, est cependant dénouée de tout fondement si on l'examine de plus près ; elle n' a son origine que dans l' orgueil. L' homme est perfectible tant qu'il est homme; ne voit-il pas qu' il cesse de l' être dès qu' il devient cadavre ? L' individu, chacun à sa façon, contribue ou devrait contribuer au progrès et au bien social tant qu' il fait partie de la société et qu' il jouit des bienfaits de son organisation; dès qu' il cesse d' en faire partie sa tâche est close. Les spiritualistes les plus acharnés conviennent qu'il faut à l' âme les organes des sens et du cerveau pour acquerir ses connaissances, pour faire ses jugements et ses déductions, pour se les rappeler au besoin, etc. Je ne demanderai point comment elle fera à acquerir de nouvelles connaissances; je demanderai seulement comment elle fera à se souvenir de ce qu' elle avait appris, une fois que ces organes seront inertes ? Prétendez donc que la vapeur continue à produire après que la machine est brisée, ou que l'électricité vous apporte les dépèches après que les fils télégraphiques en sont cassés !

Regardons la chose d' un autre point de vue. Supposons que l' âme soit un être à part, qu' elle soit perfectible par elle même, indépendamment de ses organes, que par là son perfectionnement puisse continuellement avancer dans une autre vie. Des deux choses l'une; ou son perfectionnement a des bornes, et alors on n'a rien gagné à élargir ses limites, l'âme sera toujours aux mêmes conditions, que ce soit au moment de la mort de son corps ou de là à un billion de siècles; ou il est illimité, et un jour devra arriver où elle saura tout ce que sait Dieu lui même, à qui seul l'omniscience est decernée. Ce n'est qu'absurde et ridicule.

Voyons encore. Tout homme distingué a un talent particulier,

l'un pour les sciences mathématiques, l' autre pour les sciences physiques, celui-ci pour la peinture, celui-là pour la musique, un autre pour la mécanique etc. etc. etc. Est-ce qu'Euclide et Laplace continueront leurs études mathématiques, Galène et Boerhaave se perfectionneront dans la médecine, Zéusis et Raphaël feront des tableaux plus harmonieux, Beethoven et Rossini de la musique plus ravissante, Jaquart et Fulton des machines plus par faites? Absurde ed ridicule de tous côtés.

Mais revenons au sacerdoce. Il y a un dicton parmi les Orientaux qui dit: Celui qui veut mentir prend ses témoignages au plus loin. C'est bien cela qu'ont fait les prêtres de toute religion soi-disant révélée. Toute recompense pour la croyance et la fidélité à leurs doctrines, pour l'obéissance à leurs commandements, pour l'aveugle foi en tout ce qu'ils auront enseigné, est rapportée à une autre vie, d'où aucun ne reviendra jamais leur donner un dementi, et de même toutes les punitions pour ceux qui auront tenté de se soustraire à leur domination. Le paradis et l'enfer, sous quelque nom et sous quelque forme que ce soit, ont toujours joué et joueront toujours le plus grand rôle entre les mains de la prêtrise.

Quant au pouvoir, il ne tarda pas à en tirer tout le parti possible, et le passage du pouvoir accordé et synallagmatique au pouvoir despotique et absolu, de la souveraineté par consentement à la souveraineté par droit divin, ne se fit pas longtemps attendre.

Que l'on compare le sacerdoce de la Grèce republicaine avec la caste sacerdotale de l'ancienne Égypte, et l'on reconnaîtra que sans l'appui des prêtres l'autorité royale tombe très vite devant la raison des peuples, et que la solidarité de ces deux pouvoirs est tellement liée, que l'on peut très bien les supposer nés de la même souche.

Certes nous n'avons pas de faits historiquement constatés ou des documents irrefutables pour prouver que celle que nous venons d'exposer ait été l'origine des religions positives et de la doctrine de la révélation. Mais comme cette manière de l'envisager est la seule rationelle, et qu'elle s'appuie sur des argumentations tirées

aussi bien des causes qui purent provoquer la soi-disante révélation que des effets qu'elle produisit, nous n'hésitons pas à l'admettre comme un fait réel et positif.

Nous devons encore l'admettre pour une raison puisée tout à fait dans l'ordre de la morale. Dieu, selon la conception des croyants de toute religion positive, est-il le modèle de toute perfection morale, est-il le père de tous les hommes, en d'autres termes, est-il la justice et l'amour mêmes, oui ou non? Or, comment son amour et sa justice, qui doivent être les mêmes pour toutes ses créatures, ne l'auraient-elles pas forcé à se révéler à l'humanité toute entière? comment a-t-il pu préférer une famille, une tribu, une nation, une minorité, voire même une majorité, à tout le genre humain? Et si l'on nie à Dieu la justice et l'impartialité, que lui reste-t-il? Il y a dans le monde maintes religions qui prétendent à l'honneur de la révélation, et toutes ont leurs croyants de bonne foi. Dieu qu'en fera-t-il de ces croyants? S'il allait les damner parcequ'ils ont cru ce qu'on leur a enseigné comme étant la vérité, comme provenant directement de lui! Mais s'il ne les damne pas, à quoi bon sa révélation? Pour obtenir quelque grace spéciale, quelque place distinguée au paradis? Voilà encore la partialité, l'injustice, le manque d'amour, et — adieu Dieu!

En résumant : *La prétendue révélation ne fut qu'un habile escamotage politique, au moyen duquel la royauté par droit divin put s'asseoir, en écartant peu à peu et de plus en plus le droit naturel.*

## Les Révélations

« Alors la révélation de Jesus Christ est la vraie, puisqu'il enseigne la fraternité du genre humain ? »

C'est un Chretien qui nous fait cette observation, car un Juif,un Mahométan, un Budhiste, un Bramin, un individu de quelque autre religiou que ce soit, ne reconnait pas la révélation de Jesus, ni s'il est croyant, parcequ'alors sa religion le lui défend, ni s'il est un penseur, parcequ'alors il ne croit à la révélation dù Christ pas plus qu'à une autre.

Au Chrétien nous repondons qu'il faut bien distinguer entre doctrine et révélation. La doctrine du Christ est dans le vrai,non pas sa révélation ; celle-là est le produit nécéssaire des facultés naturelles de l'homme, celle-ci a tous les défauts que nous avons signalés dans la nature même de toute révélation.

« Comment donc et pourquoi s'est elle faite contrairement aux lois que vous assignez à la révélation ? »

Voyons. Nous n'avons jusqu'ici expliqué que l'origine de la croyance à la révélation; tâchons à présent d'en suivre la marche.

L'exemple donné ne resta pas stérile; une fois admis par les hommes que la divinité pouvait se révéler à un mortel et lui parler comme à son égal, qu'est-ce qu'il y avait d'étonnant que d'autres encore, après le premier, fussent trouvés dignes de telle gloire, et quelle merveille si l'on crut aux autres comme on avait cru au premier? Les révélations se succédèrent donc et se multiplièrent, et il y en a eu, ou pour mieux dire, on y a prétendu en divers temps et en divers lieux.

Cependant une différence très marquée se fait noter entre révélation et révélation, dont il faut étudier le caractère et rechercher la cause; c'est la tendance aristocratique et absolutiste dans les unes , démocratique et liberale dans les autres. Recherchons d'abord la cause.

C'est une loi de la nature dans toutes ses manifestations, à quelqu'ordre qu'elles appartiennent, que l'équilibre, l'harmonie, la vie, soient le produit de l'antagonisme, du contraste, de la lutte. L'attraction et la repulsion, l'impulsion et la resistance, gravitation et mouvement ne sont pas des lois pour la seule matière, elles le sont également pour l'âme. Or la vie n'est qu'une succession continuelle de transformations, si bien la vie du corps que la vie de l'âme, celle du corps individuel comme celle du corps social.

Les principes, au contraste et à la lutte desquels le corps social doit sa vie, sont l'*égoïsme* et la *sociabilité* de l'homme; l'égoïsme est le véhicule de la barbarie, la sociabilité celui de la civilisation ; tyrannie et liberté en sont les expressions et les représentants. Sans le froissement de ces deux élémens il n'y aurait point de progrès social, car la perfectibilité, quoiqu'innée à l'homme, resterait à l'état latent faute d'excitation, comme la semelle dans le caillou sans le froissement de l'acier. C'est de là que naît le perfectionnement, lent et indefini, mais continu et visible.

Quand l'autorité patriarcale dut faire place au pouvoir royal, ce fut le *Moi*, le principe égoïste, qui remportait le dessus et venait s'asseoir sur le trône après avoir lutté, on ne saurait pas dire pendant combien de siècles, contre l'élément social; et dans les temps historiques ce fut peut-être l'Egypte qui devint le berceau de ce nouveau produit; certes ce fut là un des premiers pays où il prit racine. Sous ce régime, égoïste au point que tout le monde y était ésclave sauf les deux castes au profit desquelles il fonctionnait, la caste guerrière et la sacerdotale, l'Egypte ne put que déchoir, et elle déchut ; lentement, parceque la vie des peuples se compte par siècles et non pas par années, mais elle déchut.

Eh bien; le travail du principe social continua néanmoins ; et c'est précisément dans l'Egypte que se développa un courant d'idées tout à fait opposées aux dominantes, et d'où sor-

tirent les lois et les peuples les plus démocratiques de l'antiquité, les Grecs illuminés par Cécrops, et les Hebreux constitués par Moïse, initiés sans aucun doute tous les deux aux mystères de la religion égyptienne et aux divers systèmes de sa mythologie, systèmes se contradisant en partie, en partie se complétant.

Cecrops, n'y voyant que la sagesse cachée sous le symbole, les déductions de l'expérience exposées en mythes, les dictées de la philosophie érigées en dogmes, importa en Grèce toutes ces doctrines et toute cette mythologie presque sans y toucher. Ce qu'il trouva mauvais en Egypte ce fut la division de la nation en castes, dont les unes privilégiées et dominantes, les autres deshéritées et asservies, l'importance que le sacerdoce acquerait dans cette constitution, et l'influence fatale à la liberté qui en derivait.

Moïse alla plus loin. Ayant pénétré dans les degrés les plus avancés de ces mystères, où tous refluaient au Monothéisme, il fut si ébloui, si charmé de la sublimité de cette doctrine en comparaison des autres doctrines religieuses, fétichistes, sabaïstes, polythéistes et dualistes, qu'il se proposa de la faire apprécier et reconnaitre par toute une nation, en attendant qu'elle devint commune à toute l'humanité. Pourquoi, se dit-il, ce qui est reconnu comme une verité par les plus sages ne pourra être enseigné comme telle au commun, aux vulgaires? Pourquoi l'interêt d'une caste, d'une minorité, l'emportera-t-il sur l'interêt de tout le monde? Le Monothéisme est la vraie doctrine; qu'elle soit à tous! Et il la proclama, et afin de la préserver de toute corruption, il défendit sévèrement de représenter la divinité sous quelque forme, sous quelque image, sous quelque symbole que ce soit, et ne la confia point à une caste sacerdotale, qui serait comme l'égyptienne toujours prête, toujours portée à troubler la pureté de la religion et à l'altérer dans un but égoïste. Supprimer l'organisation du sacerdoce en caste fut donc en même temps une

nécessité religieuse et politique, car cette caste aurait été un danger et une menace permanente à la libertè, qui devait être la base dans la costitution de la nouvelle société.

Ainsi il arriva que chez les uns et chez les autres, Grecs et Hebreux, il y eut des sacrificateurs et des pontifes mais point de sacerdoce, des ordres politiques mais point de castes, ici et là égalité parfaite de tous les citoyens devant la loi.

Jusqu'où et sous quels aspects la civilisation parvint chez les Grecs, c'est trop connu ; jusqu'où et sous quels aspects elle parvint chez les Juifs, ce n'est pas ici qu'il puisse en être question. Seulement pour l'idée de la divinité qui nous occupe nous ferons observer que, dès son commencement, le Mosaïsme adopta le Monothéisme absolu, c'est à dire le suprême degré auquel on puisse arriver dans cet ordre d'idées, et que dans la suite il se dégagea de plus en plus de tout ce qu' il avait de matérialisme et devint si spiritualiste que le Christianisme put s'en développer.

Pour avoir des chances favorables à sa nouvelle religion, et n'espérant pas la faire triompher dans l'Egypte,où les deux castes intéressées possedaient trop de forces pour qu'il pût engager la lutte contre elles, Moïse choisit une peuplade de pasteurs issue d'une contrée orientale, qui avait su conserver son indépendance religieuse malgré son asservissement politique et en dépit des prétentions et des persécutions sacerdotales; il laissa s'y joindre tous ceux que le despotisme rendait mécontents, et les ayant conduits hors de la portée de leurs anciens maîtres, il promulgua la loi de la liberté et de l'égalité.La fraternité s'y trouve proclamée, mais seulement entre les individus de la nation, ainsi que c'était alors et ce fut encore pour bien des siécles le droit commun parmi tous les peuples ; par contre le principe des nationalités y est fort accentué. Mais pour avoir raison sur le préjugé déjà trop enraciné de l'immixtion directe de la divinité dans les affaires humaines, il dut, lui aussi, recourir à la fiction d'une révélation, lui aussi dut se faire dicter ses lois par la divini-

té, et il sut si bien s'y prendre, que quelques siècles plus tard, quand le texte de ses lois fut recueilli et publié, on put dire tout simplement, que cette révélation avait eu lieu en présence et à la vue de tout le peuple.

Voilà donc une révélation de caractère éminemment démocratique et liberale rendue nécessaire pour faire face à la révélation égyptienne tout à fait aristocratique et liberticide.

Tout ce que nous connaissons des révélations Persannes, Indiennes, Chinoises et d'autre religions positives, serait fort approprié à appuyer notre aperçu à ce sujet; cependant nous nous abstiendrons d'en faire l'historique, et nous nous bornerons à l'examen de quelques unes des révélations qui eurent le plus de suites et de retentissement dans notre société européenne.

Romulus, le fondateur ou plus vraisemblablement l'organisateur de Rome, à fin d'acheminer cette ville à la vie politique, y ouvrit un asyle aux bannis, aux exilés et aux réfugiés des états voisins. Il en nacquit une population plus que démocratique, démagogique, où tous auraient prétendu au même degré de pouvoir et de droits, pendant que les optimates, qui étaient probablement les habitans primitifs de la ville, ne voulaient pas les partager avec ces nouveaux-venus. Romulus, en tâchant de concilier les deux partis, tomba victime, on ne saurait pas bien dire duquel des deux. Numa lui succeda, et c'est à lui que Rome dut le commencement de sa stabilité. Adroit et fin, il prit la société par son côté le plus vulnerable, par le côté du sentiment religieux. C'était une déesse qui venait lui dicter la constitution d'après laquelle Rome devait se gouverner, et il institua et organisa, toujours d'après la révélation de la déesse, le culte, les pontifes, les féciaux, les augures, les aruspices, les vestales, etc., castes sacerdotales de toutes couleurs, soutiens de l'autorité royale, laquelle, à l'aide de telles institutions, devint si envahissante et s'accrut de manière que, pas plus de deux siècles après Numa, un roi put oser ce qu'osa le second

Tarquin. Il fut chassé, et la république prit naissance ; mais comme le sacerdoce ne fut pas brisé avec la royauté, et qu'il conserva son influence en toute chose , sur la guerre et sur la paix, sur les comices et sur le forum, il y eut toujours tendance à opprimer la démocratie, à qui le patriciat refusait tout quand-même. Si elle parvint peu à peu à lui arracher l'une après l'autre toutes les prérogatives et toutes les dignités, elle le dut à la circostance des guerres continuelles de la république, où la démocratie apportait la force, et outre la force l' habileté et la vaillance.

Encore faut-il observer que les familles plébéiennes mêmes, une fois arrivées aux premières dignités de la république, prenaient toutes les coûtumes, les moeurs et les allures des patriciens, et devenaient hautaines et oppressives comme eux , de sorte que l'on peut bien dire que Rome conserva toujours sous des formes démocratiques le caractère aristocratique qui lui avait été imprimé par Numa , caractère qui dégénérait en despotisme et tyrannie envers les peuples vaincus, et qui explique comment l'établissement de la monarchie impériale trouva si peu de resistance, attendu que les moeurs aristocratiques étaient déjà passées dans la presque totalité des véritables originaires romains.

Et s'il fallait encore une preuve de l'influence que la caste sacerdotale éxerçait en tout cela, il suffirait d'observer que César et Octavien, resolus à absorber tous les pouvoirs et à comprimer toute liberté, n' eurent rien de plus empressé que de s'emparer, après la dictature, du suprême pontificat, c'est à dire de l'autorité qui mettait entre leurs mains les véritables rênes de l'état, par lesquelles on guide les masses là où l' on veut les mener. C'est ainsi que se fondent les empires , ce sont là les procédés de tous les Césars de tout temps ed de tout pays, et quand on ne peut pas devenir soi même grand-pontife on se fait son champion plus ou moins chevaleresque.

C'est pourquoi lorsque vers ce temps là surgit dans la Ju-

dée un novateur religieux, le Nazaréen, et que son disciple et apôtre Paul, plus résolument que lui, se mit à évangeliser les gens du vaste empire au nom de la révélation de Dieu dans la personne de son fils Jesus, leurs doctrines furent démocratiques, et les nombreux adèptes de la nouvelle religion attirèrent sur eux les persécntions des empereurs soupçonneux et tyranniques, non pas comme sectaires religieux, car on sait que Rome était très tolérante sous ce rapport, et qu'elle ouvrait ses temples à toutes les religions et aux dieux et aux rites les plus superstitieux de tous les peuples, mais comme adversaires politiques, ennemis déclarés du régime monarchique et absolu.

Un examen de la doctrine du Christ ne serait pas ici à sa place. Nous n'avons pas pris à tâche de discuter les diverses religions, mais seulement d'expliquer leur origine philosophique. Cependant nous pouvons ajouter ici qu'elle renferme et proclame le principe qui, tôt ou tard, devra regir tout le monde, *la fraternité du genre humain.*

La nouvelle doctrine, comme jadis celle de Moïse dont elle est issue, ne fut donc que la réaction de la démocratie contre le despotisme et, suivant la marche naturelle de la pensée humaine et ses lois, le résultat de la lutte perpetuelle que nous avons signalée plus haut. Elle était si conforme aux aspirations et aux besoins des temps, elle était si pressentie quoiqu'imprévue, qu'elle gagna tous les jours beaucoup de terrain, malgré les persécutions que le pouvoir et le sacerdoce et les masses fanatisées par eux dirigeaient sur ses sectaires, et vers la fin du troisième siècle les deux tiers de l'empire l'avaient déjà embrassée.

Le pouvoir politique monarchique se vit alors aux abois, et il aurait tout à fait perdu sa cause s'il ne se fût pas retrempé dans l'alliance avec le nouveau sacerdoce, lorsque l' ancien avait perdu tout prestige. C'est ce que Constantin comprit, et il eut recours aux vieux arts, la révélation et la constitution

du clergé en caste. La révélation à laquelle il prétendit fut le fameux IHSV (in hoc signum vices) qui lui reconcilia ceux qui restaient encore fidèles à l'ancienne loi ; quant au sacerdoce il ne faut pas oublier que jusque là les prêtres, les diàcres, les évêques n'avaient eu qu'une autorité patriarcale et indépendante de la politique, et que dorénavant ils n'y furent plus étrangers, et se reglementèrent sous un chef. La faveur accordée à l'évêque de Rome et au clergé ne fut qu'un corollaire logique de la conversion de Constantin, qui à leur aide voulut raffermir son pouvoir chancellant en dominant le mouvement des esprits, et sous ce point de vue il mérite l'epithète de grand, qui pour toute autre raison lui fut octroyée par les historiens catholiques.

Il prit bien ses auxiliaires; le clergé ne se montra pas indigne du rôle qui lui venait d'être confié, et l'un de ses premiers actes politiques (pas plus tard que douze ans après sa constitution) fut le premier concile oecuménique tenu a Nicée en 325, où l'Arianisme, qui jusqu'alors n'avait été l'objet que de discussions verbeuses et de quelques échauffourées, fut declaré hérétique, et désormais persécuté de par l'État.

Ce ne fut que le commencement; dès lors le clergé acquit et conquit de jour en jour plus de puissance. Les évangiles contenant quelques passages qui ne convenaient pas à sa doctrine furent dédaignés, désavoués, supprimés, dispersés, détruits; les dogmes, c'est à dire les doctrines insoutenables par le raisonnement et imposées comme articles indiscutables d'une foi passive et aveugle, tous les jours augmentés ; les lois de l'Église declarées égales, parfois superieures à celles de la religion ; les attributions du pape exagerées au point de l'appeler Vicaire de Dieu, et d'en faire un véritable dieu, soit par son infaillibilité, soit par sa puissance, car on le fit maître du paradis et de l'enfer, et plus tard aussi de la terre ; l'Église romaine devenue la seule porte pour parvenir au salut; les ordres monastiques multipliés et repandus de toutes parts; les dieux

6

du paganisme et leur culte introduits dans le christianisme sous le déguisement de Saints et de Saintes; enfin les superstitions, enfin l'esclavage, enfin les tribunaux de l'inquisition, enfin la condamnation haineuse de tout ce qui émane d' une autre source que de la sienne—voilà l'oeuvre du clergé constitué par Constantin !

Certes ce ne fut pas d'un bond qu'il arriva à ce point, et il sut attendre son temps ; mais envahissant comme tout sacerdoce, il dépassa les prévisions et les intentions de son instituteur, et d' auxiliaire qu' il était, il parvint pas à pas à se faire maître lui-même.

Encore une prétendue révélation eut des conséquences assez étendues et d' assez longue durée pour ne pas être passée sous silence; celle de Mahomet, de tendance démocratique et conquerante. Ce double caractère qu'il donna à sa révélation, fit qu'il ne constitua pas en caste le sacerdoce, et qu' il reserva au chef politique la qualité de chef de la religion.

Ce fut Mahomet qui donna l'exemple des propagandes à main armée. Ses successeurs au Califat l' imitèrent, et plus tard dans la Chrétienté Charlemagne et tant d' autres. Car s'il y avait eu des guerres de religion sous le bas empire entre les dissidents de quelques doctrines que d'autres appelaient orthodoxes, elles peuvent être regardées ou comme des échauffourées de clocher, ou tout au plus comme des guerres défensives de part et d' autre. Mahomet et Charlemagne n' en restèrent pas là ; ils allèrent à la recherche de peuples à qui imposer leur domination sous prétexte d' y propager leur religion, dont la vérité se démontrerait par leurs victoires. Il en fut ainsi; Charlemagne démontra que la seule vraie religion du seul vrai Dieu c' est le Christianisme, par les mêmes arguments et au même dégré d'évidence que Mahomet démontra que la seule vraie religion du seul vrai Dieu c'est le Mahométisme. À vous le choix.

Nous ne voulons clorre ce chapitre sur les révélations sans y ajouter quelques mots sur la possibilité de l' illusion de soi-même.

On a eu assez fréquemment des exemples d' individus qui, sans aucune arrière-pensée du monde, ont prétendu d'avoir eu des révélations soit de Dieu lui-même, soit de quelqu'ange, de quelque saint, de quelqu'esprit, ec. Cela arrive surtout à des créatures frêles et chétives, hystériques si ce sont des femmes, macerées par des jeûnes et des privations de toute sorte, absorbées dans cette espèce de rêverie permanente qu' on appelle une vie de contemplation.

De nos jours on envoie de tels individus à une maison de fous, et on les confie aux soins de quelqu'habile aliéniste, à moins que le clergé ne s'en empare pour les exploiter comme instruments de leur but perpetuel, « l'abbaissement des caractères et des intelligences, la nuit de l' esprit, l' asservissement des âmes ». Aux bons vieux temps on en avait plus souvent et on y prêtait plus de croyance qu'aujourd' hui ; mais il faut aussi observer que ces monomanies ont un caractère que l'on pourrait dire contagieux par l'exemple, comme cela a eu lieu pour les sorciers , les énergumènes , les possédés , les démoniaques , etc.

Toutefois il se pourrait que ce fût une de ces rêveries qui donna à l'ambitieux que nous avons peint, l'idée d' en profiter pour son compte, ce qui, du reste, ne changerait rien à notre aperçu sur la véritable portée de la révélation, car ces rêveurs de bonne foi n' imposent leurs rêveries à personne , et surtout ils n' instituent point de castes sacerdotales. Si quelques-uns d' entre eux ont eu des prosélytes et des fauteurs qui se sont constitués en sectes, c'est encore parceque des habiles et des ambitieux s'y sont mis à la tête, et ont dirigé la besogne.

### Résumé et Conclusion

Notre tâche était de rechercher *les Origines des Religions*. Nous avons distingué entre Religions naturelles et Religions révélées, et croyons avoir suffisamment établi:

1.° Que l'idée religieuse est un produit naturel et spontané de la raison humaine qui cherche une cause à tout effet, et des divers sentiments innés à l'homme, ainsi que la crainte, l'espérance, la gratitude, etc.

2.° Que l'idée religieuse manifestée en actes et croyances se transforme en religion.

3.° Que du différent degré de civilisation resultent diverses religions, ayant diverses croyances et un culte divers, mais ayant toutes la même source, l'adoration de la cause première, et la même base, l'espérance d'une vie éternelle après la mort.

4.° Que par cette identité de sources et de bases les diverses religions naturelles, loin de se combattre entre elles, se respectent l'une l'autre, et peuvent très bien vivre ensemble et s'unifier.

5.° Que les révélations ne sont que des fictions dont, en profitant des dispositions des esprits à la religion, les uns se servent pour faire prévaloir la volonté et les interêts des minorités sur ceux de la majorité, les autres pour revendiquer aux majorités leurs droits naturels et leur liberté légitime.

6.° Que le sacerdoce ou clergé de quelque religion que ce soit, s'il est constitué en caste, sera toujours comme il a toujours été l'appui le plus fort du despotisme et du pouvoir au détriment de la liberté, et que c'est là l'esprit de sa constitution.

Que faut-il en conclure ?

Allons nous imposer notre conviction à ceux qui ne la par-

tagent pas ? C' est là que les adversaires de la libre pensée nous attendraient pour nous décrier, pour suffoquer en germe la propagation de notre doctrine.

« Voilà des gens qui se disent de libres penseurs, s'écrieraient-ils, et qui veulent ôter aux autres la liberté du sentiment ! Pouvez-vous démontrer la non-existence de l' âme ? la non-existance de Dieu ? Du moment que vous ne le pouvez pas, laissez-nous suivre nos sentiments qui nous font préferer à tous vos raisonnements la foi dans une âme spirituelle et immortelle, la croyance à un Dieu personnel et créateur. Qu' y a-t-il de mal là dedans ? »

Eh bien, non ! Nous ne pouvons démontrer la non-existence de Dieu et de l' âme, pas plus que nous ne pourrions démontrer par des preuves positives la non-existence de limites au temps, à l'éspace, aux nombres, ce qui est cependant assez bien reconnu par tout le monde. Ceux qui ne restent pas convaincus par les argumentations à l' absurde, libre à eux de rester croyants. Certes nous n' invertirons pas notre rôle avec celui des prêtres; le nôtre est de convaincre, à eux celui d'imposer. Au surplus la conviction ne se laisse pas imposer, pas même par des insinuations, ou par la surprise ou par des voies détournées, ce qu'on ne peut pas dire de la croyance.

Seulement prenez garde, messieurs les croyants; vous vous mettez sur une pente très glissante. Vous n'aurez pas plus tôt admis l'existence d'un Dieu personnel, qu'une foule de questions se présentera à votre conscience, et comme personne ne pourra jamais les resoudre par des démonstrations, on vous repondra par des articles de foi.

Ce Dieu est-il en dehors des êtres materiels ou y est-il compris? est-il un point mathématique, une monade, un esprit,(qu'estce qu'un esprit?) ou est-il une essence très subtile et très étendue qui enveloppe ou qui penètre tous les corps ? est-ce du néant (qu' est-ce que le néant?) qu'il a tiré l'univers, ou celui-ci est-il éternel comme lui ? l' a-t-il créé tel qu' il est, ou

a-t-il donné naissance à une force de laquelle se sont peu à peu développés tous ces corps qui vaguent et flottent dans l' éspace ?

Ces questions et mille autres de ce genre finiront bien vite par vous livrer à la merci de ceux qui, ayant leur interêt à vous maintenir ou à vous plonger dans l'aveuglement, vous imposeront des croyances, c'est à dire qu' ils vous feront renier votre raison, car enfin *croire*, tournez le mot tant que vous voudrez, n'est pas autre chose.

Ce sera de même au sujet de l'âme. Selon nos principes elle est tout au moins superflue.

Ne sommes nous pas assez bien constitués pour bien connaître et pour bien vouloir tout ce qu' il nous faut pour vivre heureux autant que notre nature le comporte ? N' avons nous pas le penchant pour le travail autant que celui pour la jouissance ? l'amour instinctif du prochain autant que l' amour instinctif de nous mêmes ? N'avons nous pas la raison modératrice qui nous tracera la voie à suivre là où un conflit surgirait entre ces deux amours, et qui mettra d'accord notre utilité bien entendue avec le bien-être social, c'est à dire avec le juste et le vrai ? Et n'est-ce pas là dans ces trois points, amour de nous mêmes, *suisme*, amour du prochain, *socialisme*, intuition développée du juste et du vrai, *conscience*, n'est-ce pas là que reposent toutes bases de toute morale qui ne soit pas égoïste et marchande ?

Faites remarquer cela à vos prêtres, ils vous diront que tout cela est mesquin, et qu'il vous faut bien autre chose pour vous sauver; ils diront qu'avant tout il faut la grâce de Dieu, la foi dans ses révélations, dans ses mystères, dans ses miracles, dans son église et ses ministres, et que ce n'est qu'à ce prix que vous acquerrez le salut de l'âme dont vous avez admis l'essence spirituelle, et cette préoccupation vous détournera bien souven de votre véritable mission sur la terre. Quelle est cette mission? Nous tâcherons de la préciser dans un autre ouvrage qui suivra

de près celui-ci. En attendant nous l'avons indiquée dans les dernières lignes de cet écrit, auxquelles nous renvoyons le lecteur.

D'autre part, ces croyances ont-elles jamais empêché les délits et les crimes de toute sorte ? Lorsqu'une passion déréglée, surtout l'ambition, l'amour des femmes et l'avarice, s'empara de quelques hommes, pieux selon les doctrines sacerdotales, est-ce que ces hommes ont jamais reculé devant les meurtres, les violences, les rapines ? N'ont-ils bien plus souvent cru ou fait semblant de croire que des prières, des jeûnes, des aumônes, des fondations de temples, etc. suffiraient à effacer tout ce que de leur vie ils auront fait de mal, et à leur reconquerir la béatitude eternelle? Et quelle est la religion dont les prêtres, à quelques exceptions près tout à fait individuelles, ne soutiennent de tels égaremens par leurs doctrines ?

Quant à nous, nous renonçons aux bénéfices douteux de ces doctrines là. Au point où la science est aujourd'hui, il y a plus de raison à nier la spiritualité de l'âme et la personnalité de Dieu qu'à les admettre, et ces idées, si elles ne sont pas fondées sur la réalité, n'ont rien de plus majestueux qu'une autre illusion quelconque. Vouloir nous démontrer un Dieu personnel, conscient et créateur par des raisonnements, j'allais dire par des galimatias, comme les suivants, cela nous semble un peu fort.

« Par la conscience que la cause première a d'elle-même,
» il ne faut pas entendre que l'Être infini, en se contemplant,
» considère par sa pensée quelque chose de différent que cette
» pensée même, mais que la pensée parfaite, absolue, selon
» la formule qui couronne la métaphysique péripateticienne
» est *une pensée de la pensée* . . . . . . ».

» Dieu a tout fait de rien, du néant, *de ce néant relatif*
» qui est le possible. C'est que ce néant, *il en a d'abord*
» *été l'auteur*, comme il l'était de l'être. *De ce qu'il a an-*
» *nulé en quelque sorte* et *anéanti de la plénitude infinie*
» *de son être*, il en a tiré par une sorte *de réveil* et *de ré-*
» *surrection*, tout ce qui existe.

« On ne saurait comprendre l' origine d' une existence in-
» férieure à l'existence absolue, si non comme le résultat d'une
» *détermination volontaire*, par laquelle cette haute existence
» *a d' elle-même modéré*, *amorti*, *éteint pour ainsi dire*,
» *quelque chose de sa toute-puissante activité* ».

« Les phénomènes sensibles, le monde, la nature, sont
» quelque chose de *négatif*, *qui limite par sa receptivité im-*
» *parfaite la perfection et l' infinité naturelle de la cause* ».

Voilà un échantillon de la clarté d'idées à laquelle arrivent ceux qui s' avisent que la croyance peut se marier à la philosophie. Abbandoner à celle-là le champ de la métaphysique tout entier, ce serait se mutiler soi-méme ; car quelle est l'intelligence tant soit peu élevée, qui ne cherche dans l' inconnu pour appaiser cette faim et cette soif de l'âme que nous avons signalées au commencement de cette étude ? Aussi la question qui nous occupe a-t-elle été vive et brûlante de tous les temps, et elle le restera longtemps encore. À mesure que les sciences positives avancent, à mesure que l' horizon de nos connaissances s' élargit et que la nature soulève son voile à nos yeux, les mystères de la vie en général et de la vie humaine en particulier se montreront sous un nouvel aspect. Mais si cette variabilité nous impose d'une part toute la circonspection et toute la retenue avant de proclamer comme absolue une vérité qui pourrait n' être que relative aux connaissances du jour, il faut d' autre part reconnaître que « *celui qui a peur de*
» *pousser jusqu' aux dernières conséquences*, *ne doit pas*
» *chercher* ; *il faut qu' il croie* ».

Peut-être un jour viendra où ces points, aujourd'hui si controverses, seront éclairés par quelqu' homme de génie qui aura su pénétrer dans les mystères de la nature plus à fond que tous les savants de nos jours. Jusque là nous nions carrement, absolument, la prétention des hommes à une révélation directe de ce Dieu, et cela non pas parceque nous lui nierions la possibilité de se révéler. Nous ne savons pas, à

la vérité, de quelle façon cela pourrait se faire; mais nous avons déjà déclaré que ne pas comprendre n'est pas pour nous une raison pour nier. Si nous nions la révélation c' est parcequ'il y en a plusieurs qui prétendent toutes également à l'authenticité, et qu' elles se contredisent, se démentent, s' excluent reciproquement, ce qui donne à toutes également le cachet du mensonge ; c'est parceque les contradictions qu' il y a entre elles si on les prend au point de vue de leurs croyants, disparaissent et s' expliquent nettement du moment qu' on les regarde comme le résultat de la lutte des principes indivisibles de la vie sociale ; c' est encore par ce qu' une révélation à une seule partie de l' humanité, fût-ce même à la majorité, ôterait à Dieu sa qualité essentielle d'impartialité et de justice, et que, si elle était réellement universelle, elle ôterait à l'homme ses plus belles prérogatives, la raison et le libre arbitre; c'est enfin et surtout parceque nous voyons tous véritables progrès, même les progrès moraux, faits en dehors de toute révélation.

Nous nions carrement et absolument à quelque homme et à quelque caste que ce soit le privilège de se faire l' intermédiaire entre Dieu et les autres hommes, les interprètes de ses volontés, les dépositaires de sa loi ; cette loi et ces volontés, en tant qu' elles regardent l' homme, ne pouvant viser qu' au bien-être de l' individu d' accord avec le bien-être social, se trouvent assez profondement gravées dans notre cœur et dans toute la nature humaine.

Nous affirmons que tout homme est en droit de regler lui même ses sentiments et sa conduite par rapport à Dieu et envers Dieu selon la dictée de sa conscience sans aucun contrôle de la part de qui que ce soit; nous affirmons que tout salut à acquerir par des pratiques ascétiques n'est que la rêverie d' une âme maladive, soit par le fait de sa propre faiblesse, soit par l'effet d' une éducation énervante donnée tantôt en bonne foi par des esprits déjà faussés, tantôt et plus souvent avec intention par ceux qui ont interêt à ôter à l'homme tout sentiment de digni-

té, et à diviser l'humanité en une quantité de groupes les uns hostiles aux autres.

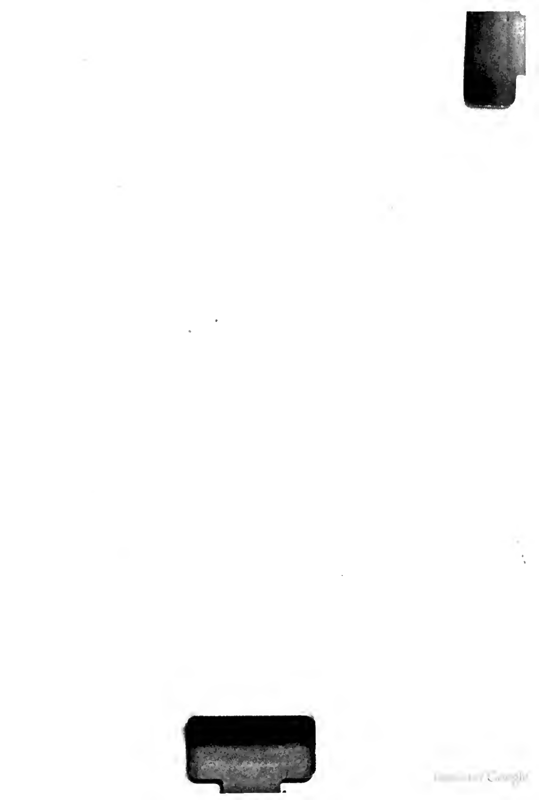
Nous affirmons que les mots *croyance* et *foi* doivent rentrer dans leur acception naturelle, et non pas servir à masquer les prétentions et les exigences des prêtres de toutes religions. *Croire*, c'est admettre la possibilité, voire même la probabilité d'une chose, jamais la certitude; la *foi*, c'est le fait de la conviction, et celle-ci ne peut être acquise que par la démonstration. Toute foi *a priori*, toute croyance imposée sont donc attentatoires à l'intelligence, à la liberté, à la dignité humaine, et tout homme de coeur non seulement ne doit pas s'y soumettre, mais il est encore de son devoir d'éclairer ses semblables sur cet empiétement qu'un parti égoïste s'arroge sur notre bien le plus cher et le plus précieux.

Voilà les conclusions de notre étude. Et comme il est démontré par l'histoire de la pensée aussi bien que par celle des faits que l'homme marche sans cesse vers son perfectionnement, et qu'il avance tous les jours vers la fraternité et la solidarité du genre humain; nous aussi nous avons notre foi et notre croyance, la croyance à la perfectibilité humaine par son organisation, la foi dans son progrès graduel et continu vers le vrai et vers le bien, et nous hâtons de nos voeux le jour où tous auront reconnu pour but suprême de leur vie:

LE BONHEUR INDIVIDUEL PAR CELUI DE LA SOCIÉTÉ, LE BONHEUR SOCIAL PAR CELUI DE L'INDIVIDU.

*Dans quelques exemplaires se sont glissées les unes ou les autres des erreurs suivantes*

| | | ERRATA | CORRIGE |
|---|---|---|---|
| Page VII | ligne 19 | étrainte | étreinte |
| 3 | 1 | trove | trouve |
| » | 18 | observations | observation |
| 5 | 30 | plusieur | plusieurs |
| 6 | 33 | alimenst | aliments |
| 8 | 15 | solidaretè | solidarité |
| » | 22 | pleuples | peuples |
| 22 | 21 | paresse | paresse, |
| 25 | 3 | froudroie | foudroie |
| 42 | 32 | clorre | clore |
| 46 | 32 | souven | souvent |
| 48 | 14 | appaiser | apaiser |




BIBLIOTECA